Douzième Année. — N° 265 15 JANVIER 1908 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Le Problème des "Maisons hantées"

On trouvera, d'autre part, le récit des faits extraordinaires qui, d'après le *Corriere della Sera*, se dérouleraient à Ancône, dans la maison de M. Marraccino, procureur du roi. Ces faits donnent une actualité nouvelle à la question des maisons, dites hantées. Et c'est une occasion pour moi de répondre à la lettre qu'un « fidèle abonné » m'a adressée il y a quelques semaines, au sujet de l'article où mon collaborateur et ami, Georges Meunier, racontait si pittoresquement notre visite à la « maison hantée » de Seine-et-Oise.

Voici cette lettre :

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous permettre à un pauvre ignorant de vous soumettre une petite réflexion, puérile même, au sujet de la maison « hantée » de Seine-et-Oise.

Vous dites, et je le crois, que tous ces bruits et ces phénomènes étranges sont dus à la présence d'un médium et au fluide vital qu'il dégage. Mais enfin je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a de par le monde bien d'autres jeunes personnes qui ont été malades comme Mlle Blanche, qui sont également très nerveuses et qui doivent probablement dégager aussi du fluide vital.

Et pourtant jamais, au grand jamais, du moins à ma connaissance, elles n'ont rien constaté de semblable. Et au contraire, celles qui provoquent ces phénomènes, restent, malgré tout, l'exception. Si ces phénomènes sont, comme vous le dites, de source naturelle, pourquoi ne se produisent-ils pas plus souvent, et d'une manière plus générale? Pourquoi les uns et pas les autres, toutes choses égales d'ailleurs? A quoi cela tient-il?

Voudriez-vous avoir la bonté de me donner une explication de ce « phénomène » ?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes plus respectueux sentiments.

Un fidèle abonné.

On le voit, c'est une objection d'ordre général que formule notre correspondant. Il ne vise pas seulement le cas de la maison de Seine-et-Oise. Il argumente contre l'hypothèse à laquelle nous nous sommes provisoirement arrêtés, pour rendre compte de tous les phénomènes de cette catégorie.

J'écris : il argumente. C'est l'expression juste, car il nous oppose, non des faits, mais un raisonnement.

Il dit, en somme : « Je veux bien admettre que les bruits, les déplacements d'objets sont dus à la présence d'un médium et au fluide qu'il dégage, mais c'est à une condition, c'est que vous m'expliquiez pourquoi ces déplacements d'objets et ces bruits ne se produisent pas partout où se trouve un médium, c'est-à-dire une jeune fille nerveuse, dégageant du fluide. »

Ce raisonnement part de ce principe : les mêmes causes doivent produire les mêmes effets. Le principe est vrai ; mais notre correspondant semble oublier que les mêmes causes ne produisent les mêmes effets que dans les mêmes conditions données. Si donc, les bruits et les déplacements ne se produisent pas partout où il y a un médium, ce n'est pas une raison pour en conclure que le médium, contrairement à notre hypothèse, n'est pas la source des phénomènes.

Tout grain de blé contient le germe d'un épi ; mais l'épi ne mûrira que si on dépose le grain de blé dans la terre, à l'époque qui convient et sous un climat approprié. De même, les facultés

d'un médium ont besoin, pour se manifester, du concours des circonstances.

⁂

Ce n'est pas là, comme semble le croire notre correspondant, une simple supposition. C'est le résultat de l'expérience. Les observations sont innombrables, qui établissent, sans contestation possible, que les phénomènes de « hantise » sont liés à la présence d'un médium.

Depuis douze ans que l'*Echo du Merveilleux* existe, nous avons certainement mentionné plus de cent cas contemporains de « maisons hantées ». A propos de chacun d'eux, nous avons pu faire la même constatation. Faut-il en rappeler quelques-uns?

Rien qu'en 1897, nous signalions les cas de Kerity, près Paimpol ; de Monréal ; d'Ath, en Belgique ; d'Aubignan, près de Carpentras ; de Constantine ; de Mostaganem ; de l'Alkemadeplein, en Hollande ; de la ferme de Viermont, dans l'Aisne ; de Valence-en-Brie ; de Bougerot ; de Pin-en-Mauges ; d'Yzeures; de Caen ; de Dinan ; de Marseille...

Chaque année — on peut consulter la collection — nous avons enregistré des phénomènes semblables. Toujours, nous avons pu observer, dans la maison maléficiée, la présence d'une jeune fille. Un certain nombre de fois, nous avons fait ce que j'appellerai la contre-observation. Je veux dire que nous avons constaté l'arrêt des phénomènes dès que la jeune fille soupçonnée d'en être la cause involontaire avait été éloignée de l'habitation hantée. Exemple : à Yzeures, au moulin du Perbet, et dans beaucoup d'autres cas.

⁂

D'ailleurs, cela ne se discute plus. Les auteurs les plus hostiles à notre hypothèse, comme le docteur Grasset, conviennent que les phénomènes sont dus à la présence d'un être humain vivant. Seulement, où nous voyons le résultat de forces fluidiques, analogue à celui des forces électriques dans les phénomènes de la foudre, ils ne veulent voir que des actes, plus ou moins conscients, accomplis par des hystériques, et dénaturés, grandis, amplifiés par l'imagination des témoins.

Nous avons maintes fois démontré que cette explication ingénieuse était manifestement impuissante à rendre compte de l'immense majorité des cas.

Elle n'explique pas notamment le cas de Renée Sabourault, dont j'ai si souvent parlé, parce que je l'ai plus spécialement et plus longuement étudié.

Renée Sabourault, alors âgée de onze ans, habitait, avec ses parents, la maison d'Yzeures. Ces excellentes gens furent à ce point persécutés par les phénomènes qui se manifestèrent chez eux qu'ils durent, en ignorant la cause, quitter le pays. Ils vinrent habiter Paris, où je les connus. Persuadé que leur fillette était la pile humaine d'où émanaient les forces mises en jeu, je tentai avec elle quelques expériences. Je les racontai, au fur et à mesure, dans l'*Echo du Merveilleux*. Les plus anciens de nos lecteurs n'en ont peut-être pas perdu le souvenir.

Eh! bien, comment l'explication par l'hystérie combinée avec la suggestion pourrait-elle rendre compte des phénomènes que je constatai alors?

En plein jour, par exemple, je demandais à Renée d'obtenir qu'une lourde table, large de plus de deux mètres, craquât à un endroit que je lui désignais, et la table craquait ; je priais « l'invisible » qui semblait se manifester dans nos expériences, de tambouriner un air sur la cloison, et l'air était tambouriné ; en pleine lumière toujours, j'asseyais Renée sur une chaise de paille, et au bout de quelques minutes, la chaise était à ce point adhérente au parquet que l'effort de trois hommes était insuffisant à la soulever, etc.

Ce n'étaient pas là des actes inconscients du médium amplifiés par l'imagination des témoins. C'étaient là des faits réels, positifs, précis, délimités, des faits mécaniques.

Et ces faits prouvaient que, non seulement les phénomènes d'Yzeures avaient été dus à la présence de Renée, mais encore que c'était bien de l'organisme de la jeune fille qu'émanait la force qui les produisait.

Ceci, pour répondre à la première partie de la question posée par notre correspondant, et lui prouver, puisqu'il en doute, que le médium est bien la cause des manifestations qu'on observe dans les maisons dites hantées.

⁂

Reste la seconde partie du problème : Pourquo un médium, reconnu comme médium, ne produit-il pas partout les mêmes phénomènes ? Ou, en d'autres termes, quelles sont les conditions requises pour qu'un médium à effets physiques manifeste sa médiumnité ?

Je ne fais aucune difficulté de répondre à notre « fidèle abonné », que, dans l'état actuel de mes connaissances, je suis incapable de lui donner une explication qui le satisfasse.

J'ai examiné le problème à un triple point de vue.

Au point de vue du sujet d'abord. Je me suis demandé si les conditions des phénomènes ne dépendaient point du médium lui-même; et mes observations m'ont démontré que, dans une certaine mesure, il en était ainsi. Dans le même lieu, dans les mêmes circonstances de température et d'heure, Renée Sabourault, parfois, ne produisait rien. On eût dit que la source d'énergie était épuisée en elle ou qu'un obstacle inconnu s'opposait à son extériorisation. J'ai cherché à savoir si l'alimentation de la fillette, ses occupations, son état de santé influaient sur ses dispositions médianimiques. Je n'ai pu le déterminer avec précision. J'avais l'impression qu'à la façon des écrivains ou des artistes, il y avait des jours où elle était « en train » et des jours où elle ne l'était pas. C'était bien vague, je le concède. J'aurais dû évidemment, avant chaque séance, prendre la température du sujet, compter les battements de son pouls, mesurer au biomètre le degré de sa force nerveuse. Je ne l'ai pas fait.

Il n'en était pas moins constant pour moi que, pour des raisons qui m'échappaient, la source d'énergie qui émanait de Renée subissait des fluctuations, suivant les dispositions de son organisme.

J'ai examiné ensuite la question de lieu. Dans l'appartement qu'habitait la famille Sabourault, les expériences, suivant la pièce où elles avaient lieu, réussissaient avec une intensité différente, ou même rataient complètement. Elles réussissaient surtout dans la salle à manger et dans la chambre à coucher de la fillette. Cela tenait-il à l'orientation de ces pièces? Cela tenait-il à l'enfluidement de l'atmosphère ou du mobilier, plus complet dans cette chambre à coucher ou dans cette salle à manger, où Renée se tenait plus souvent que dans les autres pièces de l'appartement? Autant de questions que je me suis posées sans les résoudre. Mais j'ai pu me convaincre cependant, sans me rendre compte du pourquoi, que l'endroit choisi n'était pas indifférent au résultat des phénomènes.

Enfin, j'ai étudié la question du temps. J'ai cru constater que les phénomènes étaient plus nombreux et plus nets par les temps secs. Ils étaient presque nuls par les temps humides. Mais l'état hygrométrique n'influait pas seul sur les expériences; la température jouait également un rôle. Le froid, par une sorte de contraction, et le chaud, par une sorte de dilatation de la peau, semblaient plus ou moins s'opposer à la production des phénomènes. Une température de 16 à 18 degrés paraissait être la température la plus favorable. Mais, sur ce point encore, mes constatations, je l'avoue, sont trop incomplètes, car j'ai négligé de les préciser au moyen d'instruments.

Quoi qu'il en soit, il résulte de l'ensemble de mes impressions que les conditions des phénomènes dépendent de trois sortes d'éléments, qui tiennent à la personne du sujet, à l'endroit où il se trouve et au temps qu'il fait.

***

Cela répond dans une certaine mesure tout au moins, je le répète, et dans une certaine mesure seulement, à la dernière question de mon correspondant : « Pourquoi les uns, et pas les autres, toutes choses égales, d'ailleurs? »

De ce qui précède, il semble résulter, en tout cas, que, *toutes choses égales*, un même médium, ou tout médium à effets physiques, produirait des phénomènes identiques.

Mais, dans l'incertitude où nous nous trouvons des conditions précises nécessaires à la production des phénomènes, ce « toutes choses égales » qui, à mon correspondant, semble si simple à définir, me paraît, au contraire, extrêmement difficile à déterminer.

Je crois qu'on y parviendra.

Il faudrait, pour cela, observer d'une manière scientifique, au triple point de vue que j'ai examiné tout à l'heure, les circonstances dans lesquelles les phénomènes se produisent spontanément.

C'est une étude délicate et longue à entreprendre.

C'est dorénavant dans ce sens que nous dirigerons nos observations, quand il nous sera donné d'étudier en détail et sur place une maison hantée.

D'ici là, je suis obligé de ne donner à mon correspondant et à tous ceux qui ont fait, à propos de notre hypothèse explicative, les mêmes réflexions que lui, que ces très superficielles indications.

Quand nous aurons pu les préciser, le problème, d'ailleurs, ne sera pas encore résolu. Quand on

saura, en effet, dans quelles conditions les forces du médium peuvent s'extérioriser, il restera à chercher comment elles agissent. Nous avons du pain sur la planche.

GASTON MERY.

UNE MAISON HANTÉE

LES MURS ENTENDENT ET VERSENT A BOIRE

Le *Corriere della Sera*, de Milan, a reçu d'Ancône la narration de faits bien extraordinaires qui se déroulent dans la maison de M. Marracino, procureur du roi dans cette ville. Il s'agit, paraît-il, de phénomènes spirites absolument nouveaux et d'une réelle importance pour les amateurs de recherches psychiques.

Voici, en résumé, comment les faits sont racontés par les deux fils de M. Marracino, qui sont tous les deux avocats.

D'abord, on commença par entendre frapper très fort sur les meubles d'une chambre. Lorsqu'on y entrait, on n'entendait plus rien qu'un léger flottement.

Après, ce fut la sonnerie électrique qui se mit à sonner désepérément pendant quelques minutes. On s'avisa qu'il devait y avoir un dérangement ; on la fit visiter par un électricien, elle était en parfait état.

Mais ce qui fut bien plus ennuyeux, ce fut le jour où les murs de plusieurs chambres se mirent à lancer des petits jets d'eau, quelquefois assez abondants pour arroser copieusement une chambre. Ces jets d'eau ont été vus par d'autres personnes que les membres de la famille Marracino.

Cependant, ceux-ci firent visiter les murs par des ingénieurs, qui y ont pratiqué de larges brèche et n'ont rien trouvé.

— Quelquefois, dit l'un des frères Marracino c'est du lait que les murs ont envoyé, et même du café au lait, et comme mon père s'était exclamé : « J'aurais préféré du vin ! », voilà presque aussitôt une tasse que nous avions posée au-dessous de l'étrange source, qui se rempli petit à petit de vin.

Mais voici le fait qui nous a frappés le plus et qui nous a donné peut-être le moyen de nous acheminer vers la solution du problème.

Nous avons une petite sœur qui, à dîner, ayant mangé déjà trop de fruits, se vit refuser une poire qu'elle convoitait. Mon père prit cette poire et l'enferma à clef dans le buffet. Lorsque, une heure plus tard, il voulut la reprendre, la poire avait disparu, tandis que l'unique clef du buffet n'était pas sortie de la poche de mon père. Ce fut pour nous comme un éclair de lumière. Nous pensâmes de suite que tous ces phénomènes, d'évidente nature spirite, étaient dus certainement à une force médiumnique dont, peut-être inconsciemment, était gratifiée notre petite sœur. Nous la suivîmes, en effet, lorsqu'elle sortit de la salle à manger, et nous vîmes, au moment où elle passait près d'une console, sur laquelle étaient posés deux livres de spiritisme, l'un de ces livres sauter sur l'épaule de la fillette, puis osciller çà et là par la chambre et enfin tomber à terre près du mur, à l'endroit même où du lait en était sorti. »

La narration de ces faits a produit une impression énorme à Ancône.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

∴ *La Malia.*

Nous étions à Marigny, l'autre soir, une centaine de braves gens, pour les débuts de la troupe sicilienne, dont le cavalier Giovanni Grosso et la signora Mimi Aguglia sont les gesticulantes étoiles. Ils allaient nous donner la *Malia*, drame rustique de M. Luigi Capuana. M. Capuana est, avec Giovanni Verga, dont la *Cavalleria rusticana* a promené le nom dans le monde, avec M. de Roberto, M. Ciampoli, Mme Mathilde Serao et quelques autres, l'un des représentants les plus autorisés du *vérisme*, le naturalisme italien, lequel est mort d'ailleurs, comme le nôtre, en tant que groupe littéraire ayant un corps de doctrine.

De bons snobs, très affairés, nous avaient prévenus qu'il s'agissait là d'une tragédie digne, pour le moins, d'Euripide ; et ils s'écarquillaient les yeux et les oreilles devant le jeu frénétique des acteurs, chuchottant : « Qu'a-t-il dit? Je ne comprends pas... Dieu ! que c'est beau !... *Brava*, Mimi, *brava* ! »

En réalité, autant qu'on en peut juger à travers le patois sicilien, il s'agit d'un brutal petit drame rustique. Tout le village est en fête pour les noces de Nedda et de Colla. Seule, la sœur de Nedda, la fatale Jana, reste sombre et muette. Elle aime ce Colla, qu'épouse sa sœur ; et elle brise son verre plutôt que de boire au bonheur des nouveaux époux.

Paraît une méchante vieille sorcière, Caristia, qui contemple la mine exaspérée de Jana, et se frotte les mains ; elle vomit des imprécations sur le jeune ménage, car Colla lui a fait une injure mortelle en repoussant sa nièce, à laquelle il était fiancé. On chasse la vieille, mais en vain ; son maléfice (*malia*) est jeté : c'est lui qui allume cet amour tragique dans le sein de Jana.

En effet, cette petite Phèdre sicilienne ne manquera pas de tomber dans les bras de son beau-frère. Nedda, jalouse, découvre tout. Jaloux aussi, Ninu, fiancé de Jana, lui arrache des aveux ; il coupe la gorge à Colla, et épouse Jana, que ce sacrifice sanglant a libérée du sortilège.

Cette vieille sorcière, Caristia, m'intéressait. Elle évoquait toutes ces sorcières de Sicile, les plus ter-

ribles du monde antique, avec celles de Thessalie, et dont saint Augustin raconte, entr'autres choses, qu'au moyen d'un certain fromage, elles changeaient en bêtes de somme les étrangers qui logeaient chez elles. Devenus ânes ou mulets sans perdre la raison, comme le Lucius d'Apulée, ils portaient docilement les charges qu'on leur mettait sur le dos ; après quoi, ils revenaient dans leur premier état. Un certain Prestantius disait que son père, ayant mangé de ce fromage magique, demeura couché sur son lit sans qu'on pût l'éveiller. Après quelques jours enfin, il s'éveilla de lui-même et raconta qu'il avait été changé en cheval et avait porté les vivres à l'armée. Prestantius eut à cœur de vérifier la chose, quoiqu'elle lui semblât un songe, et trouva (comment s'y prit-il ?) que le récit de son père était fort exact.

Songez que cette terre de Sicile est tout imprégnée de merveilleux. Grecs, Latins, Carthaginois, Normands ont foulé l'*Isola del Sole*, apportant leurs mythes et leurs légendes, que l'on répète encore le soir dans l'aire ouverte, après le travail. Ses bergers, debout dans ces nobles paysages que nous restitue M. René Ménard, voient la mer écumer contre les rochers dont Polyphème voulut lapider Ulysse, et contemplent les campagnes que parcourut Cérès désolée, cherchant sa fille ravie par le sombre dieu de l'Adès. C'est un mythe profond. Mirville a démontré, dans un savant chapitre, que Pluton est l'anti-Soleil de justice et Proserpine, son épouse, l'anti-Maïa ou l'anti-Notre-Dame de la Terre. Et c'est pourquoi, en creusant la chose, vous vous expliquerez bien que les vieilles paysannes de Sicile soient sorcières et les bergers jeteurs de sorts.

Du reste, tous les vieux bergers sont jeteurs de sorts. Il n'est pas besoin de décors si beaux ni d'un si riche passé légendaire ; nuls ne furent plus redoutables que nos bergers de la Brie, le plus plat pays du monde. L'*Echo du Merveilleux* a raconté jadis l'extraordinaire affaire de Pierre Hocque, qui fut jugée en 1691 par le Parlement de Paris, et où l'on vit à l'œuvre toute une association de bergers sorciers. L'histoire du berger Damis n'est pas moins surprenante.

Le 18 avril 1705, un jeune gentilhomme, M. Denis Misanger de la Richardière, traversait à cheval le village de Noisy, lorsqu'au milieu de la forêt, en face de la chapelle, son cheval s'arrêta brusquement, sans qu'il put, malgré l'éperon, le faire avancer. Il y avait là, appuyé contre la chapelle, sa houlette à la main, deux chiens noirs couchés à ses pieds, un berger de mauvaise mine qui dit en ricanant au sieur de la Richardière :

— Monsieur, je vous conseille de rentrer chez vous, car votre cheval n'avancera pas.

Le jeune homme continua d'éperonner son cheval et répondit avec hauteur :

— Je ne me soucie point de ce que tu dis !

— Je vous en ferai bien soucier, grommela le berger, qui s'éloigna avec ses chiens noirs.

Le cheval reculait et se cabrait, couvert d'écume. M. de la Richardière dut le ramener par la bride près du logis de son père.

Peu après (le 1er mai), le jeune homme tomba dans une sorte de léthargie, à laquelle succédèrent des accès de fureur pendant lesquels on le tenait à six, de peur qu'il ne se jetât par les fenêtres ou ne se cassât la tête contre les murs. L'émétique lui fit jeter quantité de bile et le soulagea pour quelques jours.

Vers la fin de mai, on l'envoya en changement d'air à la campagne. Il lui arriva de nouveaux accidents si extraordinaires qu'on le crut ensorcelé, surtout quand il eut raconté l'histoire du berger.

On fit dire des messes à Saint-Maur-des-Fossés, à Saint-Amable et au Saint-Esprit. Le jeune Richardière assista à quelques-unes, mais il déclara qu'il ne serait guéri que le 26 juin, à la Saint-Maur. Une bien étrange aventure devait précéder sa guérison.

Un jour, en rentrant dans sa chambre (dont il avait la clef dans sa poche), il poussa un cri d'effroi : le berger était là, assis sur un fauteuil, sa houlette à la main, ses chiens noirs à ses pieds. Les personnes accourues aux cris du jeune homme ne virent rien. Lui était tombé dans des convulsions violentes pendant tout le jour, et la nuit suivante, il vit le berger dans sa chambre, qui le regardait d'un air ironique et menaçant. Le lendemain, vers six heures du soir, M. de la Richardière tomba de son lit, criant que le berger était sur lui et l'écrasait. Saisissant un couteau, il frappa cinq fois dans le vide ; il parut un peu calmé. — « J'ai frappé le berger de cinq coups au visage », dit-il. Et il avertit ceux qui le veillaient qu'il allait avoir un évanouissement (ce qui eut lieu).

Le vendredi 26 juin, M. de la Richardière étant allé à la messe à Saint-Maur, répéta qu'il serait guéri ce jour-là. Après la messe, le prêtre lui mit l'étole sur la tête et récita l'évangile de saint Jean. Pendant ce temps, le jeune homme vit saint Maur, dans son habit de bénédiction, debout devant lui ; et, à sa gauche, le berger, portant au visage les marques sanglantes des cinq coups de couteau. M. de la Richardière ne put se tenir de crier : « Miracle ! » et assura qu'il était guéri, comme il l'était en effet.

Le 29 juin, le désensorcelé, qui était retourné à Noisy, s'amusait à tirer la pie dans les vignes. Le berger, avec son visage sanglant, parut soudainement devant lui. M. de la Richardière lui donna de la crosse de son fusil sur la tête. Le berger s'écria :

— Monsieur, vous me tuez! et s'enfuit.

Le lendemain, cet homme se présenta de nouveau devant M. de la Richardière, se mit à genoux, lui cria pardon et lui dit :

— Je m'appelle Damis ; c'est moi qui vous ai jeté un sort qui devait durer un an. Par le secours des messes et des prières, vous en avez été guéri au bout de huit semaines, mais le sort est retombé sur moi et je n'en pourrai guérir que par miracle. Je vous prie de faire prier pour moi, car je vais mourir. Ayant dit cela, il disparut avec sa soudaineté ordinaire.

Cependant le bruit de tous ces faits étranges s'était répandu dans le pays, et la maréchaussée se mit à la poursuite du berger. Il parvint à lui échapper en jetant sa houlette et en tuant ses chiens. Une fois encore, le dimanche 13 septembre, Damis vint trouver M. de la Richardière et lui annonça qu'il avait eu le bonheur de rentrer en grâce devant Dieu. Après être resté vingt ans sans s'approcher des sacrements et tout absorbé dans de détestables et sataniques commerces, il s'était repenti et confessé à Troyes et avait enfin été admis à la sainte Table. Il demandait encore des prières, car il sentait bien qu'il allait mourir. M. de la Richardière, ému, laissa Damis se retirer sans difficultés. Huit jours après, une lettre de la femme du berger lui apprenait la mort de ce mystérieux individu, le priant de faire dire pour lui une messe de *Requiem*. Ce qui fut exécuté.

GEORGE MALET.

L'INCIDENT SARRAK

M. de Sarrak avait annoncé qu'il répéterait devant un jury, composé de cinq délégués des principaux journaux de Paris, les expériences dont nous avons contesté l'authenticité : la *dématérialisation* (?) du papier et la *création* (?) des poissons. Il paraît qu'en effet le faux yogui a convoqué cinq de nos confrères à une séance qui eut lieu chez lui, le 3 janvier. De ces cinq confrères, trois, le *Gaulois*, le *Figaro*, la *Liberté* n'ont soufflé mot de ce qu'ils avaient vu. C'est caractéristique. A qui fera-t-on croire que si, réellement, ils avaient été témoins des prodiges que prétend accomplir M. de Sarrak, ils ne l'auraient point fait connaître à leurs lecteurs ?

Un quatrième confrère, le *Matin*, représenté par M. Gustave Téry, bien qu'invité comme les trois précédents, n'a pu assister aux expériences. Voici comment il rend compte de son aventure :

Le *Matin* s'était permis, selon son droit, de mettre en doute le caractère surnaturel des matérialisations obtenues par le comte de Sarrak. Nos lecteurs se rappellent notamment que ce thaumaturge a la prétention de faire naître et grandir, par la seule opération de son esprit, des poissons et des arbustes.

A la suite de cet article — où nous laissions voir un scepticisme qui, lui, n'avait rien que de bien naturel — le comte-yogui de Sarrak nous a fait tenir, par ministère d'huissier, l'étrange invitation que voici :

Je tiens à convaincre le Matin *et à lui prouver qu'on l'a trompé. Il le faut, non pour moi personnellement, mais pour la sainte cause du spiritualisme que je défends et que je propage au prix même de ma santé.*

Pour arriver à ce noble but, au lieu d'attaquer votre estimable journal en diffamation, le pauvre Mage vient vous prier d'accepter chez lui, vendredi prochain 3 janvier, à neuf heures du soir, une modeste tasse de thé, et là, en famille, entre sa femme et ses enfants et aussi devant l'auditoire distingué qui m'entourera, je répéterai l'expérience de la naissance et du développement des fameux poissons et, plus encore, d'autres expériences entre lesquelles celle de la lévitation de mon corps et sa projection à distance. Et si, comme j'espère, il en sort convaincu, je ne doute point qu'il soit assez noble pour écrire un nouvel article sous cette rubrique : Hommage à la vérité.

Nous ne pouvions que nous rendre avec empressement à une invitation conçue en termes si plaisants. Et nous étions d'autant plus disposé à exaucer le vœu du « pauvre mage » qu'il voulait bien, cette fois ci, ne pas « décharger ses foudres » contre le *Matin*.

Mes croyances philosophiques, nous écrivait-il — toujours par exploit d'huissier — mes croyances philosophiques s'opposent à ce que je rende le mal pour le mal, et je ne dois pas décharger des foudres contre des détracteurs qui sont loin de comprendre ma haute mission et la loi occulte qui est synthétisée.

Je me suis donc présenté vendredi soir, à l'heure dite, au domicile de M. le comte de Sarrak, et quelle n'a pas été ma surprise d'apprendre, de sa bouche auguste, qu'il voulait bien me recevoir à titre privé, mais qu'il refusait d'accueillir le rédacteur du *Matin* !

Cette distinction m'a paru aussi injurieuse que subtile, et je n'y ai vu qu'une fin de non-recevoir, dont l'embarras équivalait à un aveu. M. le comte de Sarrak redoute les témoins trop clairvoyants ; il n'admet point que l'on vienne contrôler et vérifier ses miracles.

Est-il nécessaire d'ajouter que je n'avais pas besoin d'en savoir davantage pour être fixé ?

La cause est entendue : M. le comte de Sarrak n'est pas plus mage qu'il n'est gentilhomme ; il n'est pas plus de ce monde-ci que de l'autre.

Maintenant, il peut « décharger ses foudres » tout à son aise.

Le *Matin* a un paratonnerre.

GUSTAVE TÉRY.

Seul des cinq journaux convoqués, l'*Intransigeant* a cru devoir rendre compte de la séance. Il l'a fait sous la plume de M. Fernand Divoire qui se trouve avoir

formé, à lui tout seul, le fameux jury annoncé par M. de Sarrak.

M. Fernand Divoire a fait un article enthousiaste. Non seulement il a assisté à la naissance des poissons rouges, mais à toutes sortes d'autres phénomènes aussi extraordinaires. Il déclare qu'il n'a surpris aucune supercherie. Je donne bien volontiers acte de cette affirmation à M. Fernand Divoire.

Mais j'ai le regret de constater que tous ses collaborateurs ne semblent point partager, à l'égard de M. de Sarrak, la même confiance que lui.

M. Xavier Pelletier, dont la compétence en matière de recherches psychiques est depuis longtemps établie, publiait, en effet, quelques jours après l'article de M. Fernand Divoire et à la même place, une chronique sur les vrais et les faux médiums, qui débutait ainsi :

« M. Gaston Mery, avec l'autorité et la probité « scientifiques dont il fait preuve dans l'*Echo du Mer-« veilleux*, démasque un pseudo-médium dont il dé-« nonce les supercheries ou, tout au moins, les ma-« nœuvres *suspectes jusqu'à preuve du contraire*, ET « IL CONVIENT DE LE LOUER DE CETTE INITIATIVE. »

Je remercie d'abord M. Xavier Pelletier de ce qu'il dit d'aimable pour moi dans les lignes que je viens de citer ; je m'excuse ensuite de les reproduire avec si peu de modestie ; je demande pardon enfin à M. Fernand Divoire d'avoir l'air de lui donner une leçon en le mettant en opposition avec un de ses collaborateurs

Mais les lignes en question ont vraiment, au point de vue de l'incident Sarrak, un trop grand intérêt, pour que je n'en dégage pas toute l'importance. Elles prouvent :

1° Que M. Xavier Pelletier n'a pas été convaincu par l'article de M. F. Divoire, paru le 5 janvier, puisque dans le même journal, le 13 du même mois, il considère encore les manœuvres du pseudo-médium comme « suspectes jusqu'à preuve du contraire. »

2° Que M. Xavier Pelletier ne nous désapprouve point d'avoir démasqué M. de Sarrak puisqu'il nous loue, au contraire, d'avoir pris cette initiative.

En somme, nous n'avons donc rien à retirer, jusqu'à présent, de ce que nous avons dit dans notre article du 1er janvier sur les supercheries du faux yogui. Même s'il n'avait pas triché, le jour où il émerveilla M. Fernand Divoire, il n'en resterait pas moins avéré qu'il a triché, aux précédentes séances, ainsi que l'ont établi les témoignages de M. Ochorowicz, du docteur Gorecki, de Mme la générale G... et du capitaine M... (Si je ne donne que les initiales de ces deux derniers témoins, c'est pour des raisons de pure convenance ; ils sont prêts, est-il besoin de le dire, à se faire connaître du jury d'honneur annoncé, si on le constituait).

« Mais, dira-t-on — on l'a dit, d'ailleurs — c'est peut-être se montrer trop sévère à l'égard de M. de Sarrak, que de le traiter d'imposteur, parce qu'on l'a surpris deux fois en flagrant délit de supercherie. Tous les médiums trichent ».

Il est exact, en effet, que très souvent des médiums, dont les facultés ont été reconnues réelles, ont été convaincus de fraude.

« Il y a, écrit excellemment M. Xavier Pelletier dans l'article que j'ai déjà cité, des fraudes *inconscientes*, presque nécessaires, et qui sont, si paradoxal que cela paraisse, une garantie de sincérité. Il arrive souvent qu'un médium sérieux fasse, machinalement, des mouvements suspects, qu'il dirige ses mains, ses jambes, dans la direction de l'objet que peu après il déplacera sans contact. Ceci est une sorte de mise en train précédant les phénomènes réels qu'il faut très attentivement surveiller, dépister, mais qui ne saurait faire suspecter la bonne foi du sujet surtout si ce dernier s'est prêté de bonne grâce à toutes les investigations exigées. Il en arriva souvent ainsi d'Eusapia Paladino dont personne, à présent, ne peut nier la puissante médiumnité ».

Rien de plus juste, et tous ceux qui ont pratiqué les médiums sont, sur ce point, de l'avis de M. Xavier Pelletier.

Mais il ne s'agit là que des fraudes inconscientes, des gestes, en quelque sorte réflexes, qui échappent aux sujets dans leur impatience de réussir ; il ne s'agit pas des fraudes préméditées, des truquages préparés d'avance, que rien ne saurait justifier.

Or, les fraudes que nous avons surprises chez M. de Sarrak étaient, non de la première, mais de la seconde de ces deux catégories. C'est pour cela que nous les avons dénoncées, comme nous dénoncerons, chaque fois que nous en aurons l'occasion, les mystifications de même genre, dans l'intérêt des études psychiques et pour la sécurité des expérimentateurs sincères.

G. M.

CLASSIFICATION DES HOMMES CÉLÈBRES
basée sur leur thème astrologique

Grâce aux Ephémérides perpétuelles calculées par M. E. C. et publiées en 1906 par la librairie Chacornac, éphémérides dont j'ai déjà eu l'occasion de signaler la grande utilité, j'ai pu obtenir exactement les thèmes astrologiques correspondant aux principaux

hommes célèbres des divers temps et des divers pays.

En comparant entre eux les résultats obtenus, on peut arriver à en faire une classification générale qui est très intéressante, tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique.

Sous le rapport théorique, elle met en évidence l'immense action que la situation des astres, au moment de la naissance, exerce sur la valeur des individus. C'est la démonstration scientifique, la plus complète que l'on puisse désirer, que les capacités personnelles des humains sont une fonction directe de la disposition astrale de leur nativité.

Il y a même, d'une façon générale, proportionnalité entre la beauté du thème astrologique et la valeur de l'individu ; on pourra voir, en effet, ci-dessous, que les plus grands génies sont placés en tête de tous les autres par la supériorité de leur figure astrale ; que les génies moyens viennent après, suivant la grandeur de leur mérite ; que les talents ordinaires se présentent ensuite ; et qu'il ne reste hors de la classification que les personnalités quelconques ou tout à fait secondaires.

Ce classement paraît tellement exact, dans ses grandes lignes, qu'il est extrêmement rare qu'il laisse de côté, ou qu'il apprécie trop bas, un homme de valeur véritable, dont la date de naissance soit certaine ; les quelques incertitudes qui existent proviennent toutes de la difficulté qu'on rencontre lorsqu'on cherche des indications précises et justifiées sur l'époque de la nativité.

En revanche, ce classement frappe inexorablement toutes les médiocrités surfaites qu'une popularité mensongère exaltait pour des causes généralement politiques.

C'est, d'ailleurs, la première classification scientifique, permettant de se rendre compte de la valeur réelle des individus, en dehors des appréciations de coteries ou de l'engouement passager des populations.

Il y a cependant une restriction à faire aux appréciations précédentes : l'ordre indiqué est légitime pour la majorité des thèmes ; mais, dans un certain nombre de cas, il peut assigner à des talents médiocres une place qui est au-dessus de celle qui leur convient. Cette classification ne laisse, ou ne doit laisser, si elle est bien faite, aucun grand homme au-dessous du rang qu'il mérite ; mais elle pourra quelquefois estimer trop haut des individualités faibles.

On peut encore exprimer cela en disant que les thèmes astrologiques sont parfois supérieurs aux êtres qui leur correspondent : l'individu dans ce cas, n'a pas rendu ce qu'il aurait dû rendre ; il est resté inférieur à ce qu'il aurait pu devenir d'après la nature de ses influences astrales. Les faits exposés dans le cours de cette étude démontrent qu'un homme ne peut pas devenir un homme de valeur avec un vilain thème ; mais, s'il ne reçoit pas l'éducation voulue, ou s'il ne fait pas les efforts nécessaires, il peut rester un homme médiocre avec un très beau thème.

Au point de vue pratique, cette classification permet de se rendre compte des conditions nécessaires pour qu'un être puisse espérer faire partie de l'élite de l'humanité.

Nous chercherons, dans un prochain article, à appliquer ce résultat : 1° en indiquant, parmi les personnes vivantes et actuellement encore jeunes, quelles sont celles qui ont des chances pour avoir de la valeur, si elles font les efforts nécessaires pour cela ; 2° en calculant, pour l'avenir, à quelles dates il conviendra d'avoir des enfants pour que ceux-ci puissent arriver à être de grands hommes, ou tout au moins des hommes remarquables.

On comprend, au point de vue social, l'importance de ce résultat : c'est la possibilité d'obtenir avec régularité des types humains supérieurs ; c'est la faculté de créer, au-dessus du bas peuple, une aristocratie d'êtres éminents, dignes, par leurs capacités et leurs services, de conduire et de dominer le reste de l'humanité.

⁂

On peut classer les hommes célèbres en une seule série en affectant les divers aspects célestes de coefficients particuliers suivant leur nature et suivant celle des astres qui les composent ; puis en faisant la somme totale.

Il y a, dans cette manière d'opérer une grosse difficulté et une partie assez arbitraire à fixer, c'est la valeur des coefficients. On est cependant obligé d'en employer, car les divers aspects ne sont pas équivalents entre eux ; de plus, les astres n'ont certainement pas tous des importances égales : les grosses planètes à marche lente sont bien plus efficaces que les petites à déplacement rapide.

On arrive par cette méthode à un groupement qui est très acceptable dans la plupart des cas moyens ; mais il y a, surtout pour les types extraordinaires, un certain nombre d'anomalies qui ne paraissent pas légitimes.

Je me suis décidé alors à adopter un autre système, qui conduit à des résultats bien préférables. Il consiste à effectuer le classement en deux séries distinctes et parallèles, basées chacune sur un principe général. Il n'y a plus alors d'anomalie choquante ; les difficultés et les exceptions sont très rares.

Je désignerai ces deux groupements sous les noms de série A et de série B.

La série A, que l'on peut appeler *série des influences supérieures*, est basée sur les conjonctions et les trigones des quatre grosses planètes, Neptune, Uranus, Saturne et Jupiter.

Les rapports réciproques de ces quatre planètes servent à répartir les membres de la série A en cinq ordres successifs. Le premier contenant les thèmes les plus parfaits et les plus puissants ; les autres constituant des types ayant une valeur de plus en plus faible.

On se sert ensuite des autres astres, c'est-à-dire des petites planètes, du Soleil et de la Lune, pour effectuer, dans l'intérieur de chaque ordre, un classement secondaire et ranger les divers membres les uns par rapport aux autres.

La série B, ou *série des grosses conjonctions*, est caractérisée par l'existence, dans un thème astrologique, d'une suite de conjonctions successives entre différents astres quels qu'ils soient. C'est-à-dire que l'astre 1 est en conjonction avec l'astre 2, celui-ci avec l'astre 3, l'astre 3 avec l'astre 4, et ainsi de suite.

Ici donc les divers astres peuvent entrer en ligne de compte quels qu'ils soient, et non pas seulement les grosses planètes. On obtient les ordres successifs d'après le nombre des astres contenus dans la conjonction; puis le classement secondaire d'après la position des astres divergents.

On ne peut pas dire que l'une des séries soit supérieure ou inférieure à l'autre, ce sont deux séries parallèles; elles ne correspondent pas au même genre de nature humaine.

La première série paraît contenir des esprits plus réguliers, plus posés, plus théoriques aussi peut-être que ceux de la seconde. On y rencontre des savants comme *Helmoltz*, *Newton*, *Pasteur*, *Pascal*, etc...

La deuxième série, au contraire, renferme, dans les premiers ordres tout au moins, des tempéraments souvent excessifs, parfois même un peu extravagants et dont la personnalité est fortement développée. C'est ainsi qu'on y trouve des hommes comme *Luther*, *Napoléon Ier*, *Charles XII* et *Rochefort*.

Il y a évidemment une différence de nature extrêmement marquée entre les deux groupes cités, mais il y a des cas mixtes. Il existe un certain nombre de membres qui sont communs aux deux séries, et qui pourraient être classés soit dans l'une, soit dans l'autre. On a eu soin de mentionner ci-dessous les cas principaux de classification double.

Si on ne cherche pas une assimilation précise, on peut comparer en gros les deux séries, et l'on arrive alors aux résultats suivants: le premier et le second ordre réunis de la série A sont à peu près équivalents au premier et au second ordre réunis de la série B.

Les autres ordres se correspondent ensuite sensiblement chacun à chacun : c'est-à-dire que le troisième ordre de A équivaut au troisième ordre de B, le quatrième ordre de A au quatrième ordre de B, et le cinquième de A au cinquième de B. Ces deux derniers surtout sont très exactement comparables, car il y a un grand nombre de membres qui leur sont communs.

Le classement par ordre donne des résultats très bons ; le rangement secondaire est beaucoup plus incertain et plus aléatoire. Les premiers termes d'un ordre sont évidemment bien supérieurs aux derniers ; mais, pour des rangs voisins, les différences sont faibles et souvent douteuses ; il y a beaucoup de membres qui devraient être placés *ex æquo*.

Je rappellerai qu'un thème astrologique est d'autant plus harmonique et plus avantageux qu'il renferme un nombre de conjonctions de trigones. L'existence d'un triangle équilatéral, réunion de trois trigones, est éminemment favorable ; c'est une des plus belles figures. On en trouve des exemples dans les thèmes d'*Helmoltz*, de *Beethoven*, de *Michel-Ange*, etc.

Un thème, au contraire, est d'autant plus violent et malfaisant qu'il présente plus de quadratures et d'oppositions. La plus caractéristique de ces dispositions est formée par deux quadratures et une opposition, l'ensemble réalisant un triangle rectangulaire ; c'est un signe éminemment perturbateur.

Il serait peut-être inexact, cependant, de toujours lui attribuer une action simplement funeste ; si le thème est bon par lui-même, ces influences violentes paraissent avoir la propriété de lui communiquer surtout une énergie toute spéciale.

On trouve cet aspect très répandu : 1° chez les guerriers (*Napoléon Ier*, *Condé*, *de Moltke*); 2° chez les révolutionnaires et écrivains révolutionnaires (*Gambetta*, *Vaillant*, *J.-J. Rousseau*) ; 3° chez les réformateurs scientifiques, artistiques et littéraires (*Newton*, *Victor Hugo*, *Wagner*).

Sur les figures ci-jointes, les traits pleins représentent les trigones, aspects favorables comme les conjonctions ; les traits pointillés indiquent les oppositions et les quadratures, aspects violents et perturbateurs.

Lorsque l'heure de la naissance est connue, j'ai orienté le Zodiaque en mettant le point M.C., qui correspond au milieu du ciel, en haut de la figure. On sait que la situation des astres, par rapport à ce point, est très importante : toute planète qui est dans une position voisine de M.C. est fortement active et devient

extrêmement puissante ; surtout si elle se trouve dans le quadrant Nord-ouest.

Quand l'heure de la naissance n'est pas connue, j'ai placé le Zodiaque dans la position ordinaire ; il ne faut pas oublier alors qu'elle ne correspond en rien à l'orientation véritable du thème en question. La présence du point M. G. indique donc que la figure est orientée ; son absence montre au contraire qu'elle ne l'est pas.

(*A suivre*) NÉBO

UNE ARMOIRE QUI PARLE...

AUX ENVIRONS DE LYON. — UNE MAISON HANTÉE. — LE DÉJEUNER TROUBLÉ.

Le Merveilleux ne nous a jamais plus préoccupés qu'à l'heure où, précisément, nous nous débattons au milieu des réalités avec une énergie et une activité jusque-là moins conscientes et dont les Américains viennent de fournir les principes dans une philosophie nouvelle : le *pragmatisme*.

Jamais on ne vit opérer tant de mages. Jamais l'on ne fut plus attentif aux maisons hantées, aux manifestations des esprits, au subconscient, à l'hypnotisme...

Aujourd'hui encore, la population de la région lyonnaise est mise sur les dents. C'est qu'il existe aux environs de Lyon, sur la route de Meyzieux, dans la petite ville de Genas, une maison appartenant à la famille Méraud et qui contient une armoire à propos de laquelle les propriétaires peuvent chanter sur un air connu :

« Il n'est pas d'armoire comme les nôtres ! »

Certes, c'est là une armoire comme je n'en souhaite pas à mes pires ennemis, au plus fort de leur sommeil.

Il y a une quinzaine de jours, la famille Méraud se trouvait attablée, serviette au menton, et se mettait en devoir d'attaquer un repas substantiel, quand elle fut interrompue dans l'exercice de son agréable fonction par plusieurs coups semblant partir d'une armoire en sapin à doubles battants, pleine de linge.

C'est une armoire qui ressemble à toutes les armoires, à cette différence près que des « toc-toc » parfaitement articulés s'y font entendre.

TOC-TOC... PERSONNE !

Quand M. Méraud entendit frapper, il se leva, s'en fut à la porte, qu'il ouvrit. Il ne vit personne. Il s'en fut à la fenêtre, et il n'aperçut pas davantage de visiteur.

Au bout d'un instant, le même bruit se refit entendre.

Le propriétaire de la maison, assuré que ses oreilles ne l'avaient pas trompé, suivi d'ailleurs de toute sa famille, visita de fond en comble son logement.

Un escalier se trouve près de l'armoire. Il en grimpa les marches. Il inspecta dessous, à côté, dessus. Il dérangea des outils. Il alla jusqu'à regarder le manège d'une tourterelle en cage ; mais rien, rien, il ne vit rien.

Et l'armoire ? L'armoire, il l'ouvrit. Il considéra que le linge en était toujours méthodiquement placé et que rien d'anormal n'y était apparent.

Une heure après le déjeuner, les bruits se firent à nouveau entendre. Ce fut durant toute la nuit un vacarme épouvantable. Et, depuis ce jour-là, un perpétuel « toc toc » résonne dans la maison, dans l'armoire...

Des voisins attestent la véracité de la chose. Un de nos confrères locaux s'est livré sur les lieux à une enquête qui ne lui a pas encore permis de percer le mystère.

L'ARMOIRE OU LA JEUNE FILLE ?

Toute la contrée se passionne pour cette armoire parlante. M. Méraud jure à tous les diables que, s'il tenait l'esprit qui l'anime, celui-ci ne sortirait que roué de coups...

Un fait est pourtant à retenir.

On sait qu'il a toujours été observé, dans les cas de maisons hantées, la présence d'un jeune enfant ou d'une jeune fille.

Occultistes, psychologues et hypnologues sont à peu près d'accord pour reconnaître que les bruits équivoques et la mise en mouvement des objets les plus bizarres, qu'on y entend ou qu'on y voit, ne sont imputables qu'à un phénomène d'extériorisation de la sensibilité du jeune garçon ou de la jeune fille. C'est une hypothèse, et non une explication.

Quand on aura dit que, dans la maison de Genas, habite aussi une jeune fille de dix-sept ans, la thèse des initiés ne manquera pas de paraître assez plausible aux yeux des gens raisonnables.

JEAN GAUDIN.

(*L'Intransigeant*)

LE MERVEILLEUX
DANS
LES MÉMOIRES DE BOURRIENNE

Pressentiments d'un officier et de Bonaparte. — Un chiromancien du Caire. — Prophétie faite à Bonaparte. — Bonaparte croyant à la télépathie. — Prédiction faite à Joséphine.

— « Bonaparte, raconte Bourrienne, nous raconta .. qu'étant devant Toulon..., un officier qui se trouvait de son arme et sous ses ordres, eut la visite de sa femme, à laquelle il était uni depuis peu, et qu'il aimait tendrement. Peu de jours après, il eut ordre de faire une nouvelle attaque sur la ville, et l'officier fut commandé. Sa femme vint trouver le général Bonaparte, et lui demanda, les larmes aux yeux, de dispenser son mari de servir ce jour-là. Le général fut insensible..... Le moment de l'attaque arriva, et cet officier, qui avait toujours été d'une bravoure extraordinaire, à ce que disait Bonaparte lui-même, eut le pressentiment de sa fin prochaine; il devint pâle, il trembla. Il fut placé à côté du général; et dans un moment où le feu de la ville devint très fort, Bonaparte lui dit : « Gare ! voilà une bombe qui nous arrive. » L'officier, ajouta-t-il, au lieu de s'effacer, se courba et fut séparé en deux. » (I, chap. VII.)

Sensible lui-même aux présages, Bonaparte apprit un jour qu'un grand bateau du Nil, auquel on avait donné le nom d'*Italie*, avait échoué sur la rive occidentale du fleuve, et que son commandant, Morandi, ne voulant pas se rendre aux Arabes, avait mis le feu aux poudres. Les Arabes torturèrent et massacrèrent tous ceux qui échappèrent aux flammes. Le général, vivement frappé, dit à son secrétaire, avec un accent prophétique : « Mon cher, l'Italie est perdue pour la France; c'en est fait, mes pressentiments ne me trompent jamais ! » Vainement Bourrienne lui fit observer qu'il n'y avait aucun rapport entre l'Italie et une barque détruite à huit cents lieues de là ; rien ne put le faire revenir de cette impression, que l'événement justifia quelques mois après. (II, chap. XV).

Ailleurs, il est raconté qu'en 1809, Napoléon ne put s'empêcher d'être rêveur en regardant le château de Dirnstein, où Richard Cœur-de-Lion avait été enfermé : il prévoyait qu'un sort pareil pouvait lui être réservé. C'était de la prévision, rien de plus, comme le jour où il déclara qu'il s'attendait à engraisser vers l'âge de quarante ans.

— Bonaparte refusa de se laisser examiner de près par un prétendu prophète que lui avaient recommandé les principaux habitants du Caire. Pour Bourrienne, qui était alors pâle et amaigri par suite de la mauvaise nourriture, le personnage en question, après avoir examiné ses mains, tâté son pouls, son front et sa nuque, dit à l'interprète, après quelque hésitation, qu'il mourrait dans deux mois. Quelques jours après, Bonaparte invita les principaux cheicks à des expériences de physique et de chimie, qui furent faites par Berthollet. Les miracles de la transformation des liqueurs, des commotions électriques et de galvanisme n'émurent pas les Orientaux ; et l'un d'eux dit à Berthollet par l'interprète : « Tout cela est fort beau, mais peut-il faire que je sois en même temps à Maroc et ici ? — Berthollet haussa les épaules — Eh bien ! dit alors le cheick, il n'est donc pas tout à fait sorcier. » (II. chap. XI-XII.)

Il est parlé de ces renommés sorciers du Caire dans un livre de M. de Laborde. Aujourd'hui encore, les chasseurs de serpents et autres magiciens ne sont pas rares en Egypte (1).

— « Bernadotte, rapporte Bourrienne, croyait aussi à de certains présages, à de certaines prédestinations, enfin il croyait à l'astrologie, et je ne saurais oublier qu'un jour il me dit sérieusement : « Croiriez-vous, mon cher ami, que l'on m'a prédit à Paris que je serais roi, mais qu'il faudrait passer la mer ? » Je riais avec lui de cette faiblesse d'esprit, dont Napoléon n'était pas très éloigné. » En effet, le vainqueur d'Austerlitz parut éprouver une émotion étrange quand Bernadotte vint lui annoncer qu'il était à son tour « passé roi », selon l'expression des vieux soldats, et il murmura : « Allez, nos destinées vont bientôt s'accomplir. » (VIII, 2 et 17.)

— L'Empereur aimait à raconter des histoires tragiques, où parfois il était question de prédictions, comme l'histoire de Giulio, dont le fond est authentique.

« Quelquefois, dit Bourrienne, il s'amusait, dans un petit cercle, à raconter des historiettes de pressentiments et de revenants. C'était toujours le soir, quand le jour tombait. Il préparait son auditoire par quelque sentence solennelle. Une fois, par exemple, il commença par dire d'un ton grave : « Lorsque la mort frappe au loin une personne qui nous est chère, un pressentiment annonce presque toujours l'événement, et celui que la mort frappe nous apparaît au moment de sa perte ». Après cela, il nous raconta l'anecdote

(1) M. de Laborde acheta même des secrets et fit de la magie. M. G. Mery pourrait donner un extrait de son *Commentaire géographique sur l'Exode* (p. 22 275) que doit renfermer la Bibl. Nationale. Lire aussi *Revue des Deux-Mondes*, août 1833 ; Gœrres : *Mystique*, Poussielgue, t. IV., p. 118-125 ; et *Revue Britannique*, juillet 1845, p. 100.

que voici. Un grand personnage de la cour de Louis XIV était dans la galerie de Versailles au moment où ce monarque lisait à ses courtisans le bulletin de la bataille de Friedlingen, gagnée par Villars, en Allemagne. Tout à coup le courtisan voit à l'extrémité de la galerie l'ombre de son fils, qui servait sous Villars ; il s'écrie : « Mon fils n'est plus ! » Un instant après, le roi le nomma parmi les morts. » (III, chap. XIII.)

— Joséphine craignait que Bonaparte ne se fît roi, parce que son imagination de femme avait été frappée par la prédiction que lui avait fait une dame Villeneuve, pythonisse de la rue de Lancry, à l'époque de la campagne d'Egypte. « Vous êtes la femme d'un grand général qui deviendra plus grand encore. Il traversera les mers qui le tiennent éloigné, et vous, vous occuperez un jour la première place de France. Mais ce sera pour peu de temps ». (IV, chap. V.)

Quand elle devint impératrice, rapporte Bourrienne, elle disait à qui voulait l'entendre qu'on lui avait prédit cette haute fortune : c'était, paraît-il, une vieille négresse qui était l'auteur de la prédiction. Le secrétaire de Napoléon dit lui avoir témoigné plus d'une fois son étonnement de ce qu'elle croyait aux diseuses de bonne aventure. (I, chap. IX.)

Notons que Bourrienne n'était pas plus superstitieux que Constant et Thiébault (1).

TIMOTHÉE.

(1) Nos citations sont tirées de l'édition Ladvocat (10 vol. in-8°, 1829).

Petite histoire de Loup-Garou

Il y a quelques années, nous nous étions attardés à la campagne et nous nous y trouvions encore au moment de la Toussaint. Un soir, nous étions une demi-douzaine de convives réunis, vers sept heures du soir, en train de dîner. Le temps était très calme et très beau, si bien que l'un de nous fit la remarque qu'on n'aurait sûrement pas le traditionnel coup de vent des morts cette année-là. Vers la fin du repas, on entendit tout à coup, venant du dehors, un grand cri, bientôt suivi d'un second beaucoup plus fort et distinct ; c'était un long cri, strident et aïgu, lamentable et plaintif et qui ne ressemblait à aucun autre cri connu. Comme nous nous regardions étonnés les uns les autres en disant : « Avez-vous entendu? Qu'est-ce que cela? » le domestique, brave jeune homme du pays, qui nous servait, Richard, prit la parole avec la simplicité de nos domestiques de province et répondant à notre interrogatoire : « C'est la Bête, encore la Bête !...» Alors, tous très intéressés, nous demandions des explications, il ajouta : « Depuis quelques jours, une espèce de renard rôde autour de l'habitation, je l'ai aperçu et entendu plusieurs fois, ainsi que les gens des deux fermes avoisinantes. Ce qui est surtout singulier, ce sont ses cris ; quelquefois il hurle comme un loup ou un chien, glapit ensuite comme un renard et, sans transition, se met à glousser comme un dindon, ou bien se met à pousser les affreux cris qu'on vient d'entendre. » Et s'adressant au maître de la maison : « Si monsieur veut bien me le permettre, je prendrai son fusil pour aller tirer dessus la première fois que je l'entendrai. » Je soupçonne que Richard était né braconnier, car il adorait la chasse et y était fort adroit. La permission fut accordée. Un des enfants de la maison, garçonnet d'une douzaine d'années, très intéressé par ce récit, réclama : « Richard, je veux aller avec vous voir tirer la Bête, vous m'appellerez lorsque vous irez. » Le dîner était achevé, nous étions retournés au salon, ayant oublié l'incident, lorsque, vers neuf heures et demie, on entendit frapper à un des carreaux d'une des fenêtres du salon qui se trouve au rez-de-chaussée; la voix de Richard se fit entendre : « Monsieur Yvan, venez vite, la Bête est là. »

Je crois me souvenir que le petit garçon alla seulement jusqu'à la porte, légèrement impressionné par l'heure tardive. Quant au domestique, il s'élança dans une petite allée ombragée par les arbres, précédé de deux chiens de chasse ; l'un, superbe setter orange, était connu et réputé par tous les chasseurs du pays pour sa force et sa bravoure. En effet, la bête était là près, sous les arbres, elle avait la forme et la taille d'un jeune renard, elle filait devant eux, arriva bientôt à un chemin qu'elle traversa, et alors, bien éclairée par la lune, elle s'engagea dans la montée d'un petit sentier escarpé. Comme elle ralentissait son allure, Richard se trouvant à bonne portée épaulait son fusil, lorsque la bête s'arrêta soudain; se retournant bien en face du chasseur, elle prit la parole, et l'apostropha en disant, non pas en bon français, mais avec l'accent du patois poitevin, une petite phrase grossière et ordurière que je ne peux répéter; chose assez remarquable, l'accent et la voix cassée étaient ceux d'un vieux paysan du pays mort depuis plusieurs mois, et que Richard avait bien connu. Saisi d'effroi alors, celui-ci faillit lâcher son fusil, fit volte-face, et décampa au plus vite dans la direction de la maison. Les chiens l'avaient déjà devancé; ils étaient tous deux devant la porte, l'oreille basse, la queue entre les jambes, tremblant de tous leurs membres,

et donnant des signes évidents de la plus grande frayeur. *Eux aussi*, avaient donc eu la perception d'un fait suprasensible. On peut admettre que le domestique avait été le jouet d'une hallucination, mais pour es braves chiens, leur terreur ne pouvait être le fruit de leur imagination.

Et il me paraît que cette « bête » était en tous points semblable au loup-garou des récits de nos grands'-mères.

JEAN DE LA FARE.

La Ragondelière, 25 octobre 1907.

DISCOURS DES SORCIERS

Dans un très intéressant article qu'il publie dans le Magasin Pittoresque, *M. Albert Tozza de Mafonty étudie un chapitre du* Discours des Sorciers *livre rare et curieux, paru en 1602, où Henry Boguet, « Grand Juge en la terre de Saint-Oyan-de-Joux, dite de Saint-Claude, au comté de Bourgogne », expose comment il s'y prenait pour informer contre les sorciers. Ce « Discours » est regardé comme l'un des plus authentiques documents que l'on ait sur la jurisprudence touchant le fait de sorcellerie.*

Nous passons sur l'exposé de l'état des esprits à cette époque pour en arriver au fait qui nous intéresse : l'instruction du procès d'une vieille sorcière, Françoise Secrétain.

Le vendredi 4 juin, à Saint-Oyan-de-Joux, une vieille coureuse par chemins, Françoise Secrétain, vint hucher, sur le tard, devant la maison des époux Maillat, priant qu'on la logeât pour la nuit. Humberte Maillat lui refuse d'un premier coup, en l'absence de son mari, et néanmoins, est contrainte par l'importunité de la pauvresse de lui accorder le gîte et la pitance. Après quoi, elle s'en va accommoder son bétail. Françoise, aussitôt, s'approche de Louise, une fillette de huit ans, qui se chauffait avec ses deux sœurs, moins âgées, et lui présente une croûte de pain « ressemblant à du fumier » qu'elle lui fait manger, avec défense bien expresse de le dire, sinon qu'elle la tuerait et la dévorerait.

Le lendemain, Louison « impotente de tous ses membres était contrainte de marcher à quatre, et tordait la bouche d'une façon étrange ». Ses parents la firent exorciser en l'église Saint-Sauveur, et là, se découvrirent cinq diables dont les noms étaient : Loup, Chat, Chien, Joly et Griffon. « Comme le prêtre demanda à la fille qui lui avait baillé le mal, elle répondit que c'était Françoise Secrétain, qu'elle montra au doigt entre tous les assistants... La fille, cependant, estant ramenée en la maison de ses père et mère, les sollicita de prier Dieu pour elle, leur remontrant que s'ils se mettaient en dévotions, elle serait bientôt délivrée. De fait, le matin, sur l'aube du jour, s'étant penchée contre terre, les démons sortirent de sa bouche, l'un après l'autre, en forme de pelotes grosses comme le poing et rouges comme le feu — sauf que Chat était noir, — firent trois ou quatre volutes à l'entour du feu, puis disparurent. Dès lors, l'enfant commença à se mieux porter qu'auparavant.

Le juge, averti, fit saisir et conduire en prison la sorcière. Trois jours durant, Françoise Secrétain protesta de son innocence, parlant toujours de Dieu, de la Vierge Marie, des saints et des saintes. Elle feignait d'égrener sans discontinuation un long chapelet. « Bien est vray qu'il n'y avait point de *croix entière* (1) et quoiqu'elle-même s'efforçât de pleurer souventes fois, *elle ne jetait pas une larme* (2) ?

Il fut avisé de lui faire couper les cheveux et de rechercher si elle ne se trouvait point *marquée*. On la dépouille, mais on ne s'aperçoit d'aucune marque. Néanmoins, ses cheveux ne furent pas si tôt bas, qu'elle se montra émue, commença à trembler de tout son corps, et à la fin confessa :

« 1° Qu'elle avait baillé cinq démons à Louise Maillat ;

« 2° Qu'elle s'était autrefois, et dès bien longtemps, baillée au Diable et que ce Diable avait la semblance d'un grand homme noir, et...

« 3° ... tantôt la forme de chien, tantôt celle de chat, et tantôt celle de poule ;

« 4° Qu'elle avait été une infinité de fois au sabbat et assemblée de sorciers, sous le village de Coyrières, en un lieu appelé ès Combes, proche l'eau, et qu'elle y allait sur un bâton blanc qu'elle mettait entre ses jambes ;

« 5° Qu'étant au sabbat, elle y avait dansé et battu l'eau pour faire la grêle ;

« 6° Qu'elle et Gros-Jacques Bocquet avaient fait mourir Louise Moneret par le moyen d'un morceau de pain saupoudré d'une poudre que le diable lui avait baillée ;

« 7° Qu'elle avait fait mourir plusieurs vaches en les touchant de la main, ou bien d'une baguette, en disant certaines paroles ».

Le grand juge, Henry Boguet, reprenant alors tous les articles de cette confession, les fait, l'un après l'autre, servir de texte à ses « Discours ».

(1) Les chapelets des sorcières sont ordinairement sans croix, ou du moins la croix manque en quelque chose.

(2) Les sorcières ne peuvent verser de larmes. Satan les marquait d'un signe, et l'endroit du corps où apparaissait le signe demeurait insensible.

1° *Françoise Secrétain a baillé cinq démons à Louise Maillat.*

« Quand le sorcier a plusieurs démons sous sa conduite il faut qu'il les loge tous et les mette en œuvre, sinon, il est en danger de vie. Mais il y a une hiérarchie entre les Mauvais, et l'autorité du magicien se règle sur la puissance de l'Esprit auquel il obéit. » Aussi voit-on des sorciers nuire à d'autres sorciers et les faire mourir (1).

2°, 3° *Françoise Secrétain s'est baillée au Diable et le Diable avait la ressemblance d'un grand homme noir... Et tantôt de chien, de chat et de poule...*

Les anges de lumière et ceux des ténèbres se peuvent former un corps des éléments. L'ombre qui prophétisa à Saül la perte de la victoire et sa mort représentait Samuel. Les deux anges de Loth et le compagnon de Tobie prirent le visage de beaux adolescents ; de même, Satan se transforme en satyres, en faunes, en sylvains, voire en Esprit de lumière, et parfois, il emprunte la figure de taureaux, chiens (2), loups (3), aspics, scorpions, léopards, ours, boucs, moutons noirs, dragons épouvantables. « Mais, lorsqu'il veut attirer quelqu'un à sa cordelle, il apparaît en forme d'homme afin de ne point épouvanter celui qu'il aborde (4) et le mieux solliciter de se bailler à lui. »

Il promet beaucoup, richesses, honneurs, victoires, mais déclare toujours ouvertement qu'il est Lucifer. Et par là, ceux qui renoncent Dieu, chrême et baptême, se rendent indignes de pardon.

4° *Françoise Secrétain avait été une infinité de fois au sabbat ; et — elle y allait sur un bâton blanc, toujours environ la minuit...*

« Le concile d'Aquilée répute infidèle celui-là qui croit que les sorciers sont transportés d'un lieu en autre ; et Navarre résout que c'est péché mortel de le croire ainsi. » Cependant « Jésus-Christ, lui-même, a été transporté par le Diable sur le pinacle du temple de Jérusalem et sur la cîme d'une montagne, sans parler du transport de saint Philippe, d'Ezéchiel, d'Abacuc, d'Hélie, d'Hénoc, de saint Antide, de saint Ambroise, de Pythagore, d'Apollonius, de Simon... Et l'on n'oubliera pas que lorsque les Enfants de France étaient en otage (1) en Espagne, il se présenta un magicien allemand qui promettait de ramener ces princes par l'air, mais l'on ne voulut pas se fier à lui. »

Les uns vont au sabbat tantôt sur un bouc, un cheval, un balai et sortent par la cheminée, « frottés auparavant d'un certain onguent ; les autres, sans bête ni bâton (2), à pied, quelquefois en âme seulement (ce que l'on vérifie par de nombreux exemples) : Georges Gandillon, la nuit d'un Jeudi saint, demeura dans son lit comme mort et puis retourna à soi en sursaut ; il a depuis été brûlé avec son père et une sienne sœur. Un certain du village d'Uneau ne put, une nuit, faire esveiller sa femme. Il tomba en une peur telle qu'il voulut se lever pour appeler les voisins : mais, quelque effort qu'il fît, il ne lui fut pas possible de sortir du lit, il était entrappé par les jambes, même qu'il ne pouvait crier. Le coq ayant chanté, la femme s'éveilla en sursaut. Le mari eut soupçon qu'elle revenait du sabbat, parce que, déjà auparavant, du bétail était mort à des voisins qu'elle avait menacés. »

Or, les sorciers ne se peuvent soustraire à l'obligation d'aller au sabbat en corps et en âme. « Ceux qui demeurent insensibles et comme morts, il est à croire que Satan les endort et leur représente ce qui s'y fait, si vivement, qu'ils pensent y avoir été. Mais ceci n'advient jamais, sinon à ceux qui ont déjà été personnellement à l'assemblée. »

Le sabbat se tient à minuit « sans jour préfix » en un pré ou quelque lieu ombragé, au bord d'une fontaine ou d'un étang, car les sorciers, pour faire la grêle, battent l'eau avec des baguettes. Satan apparaît « soit en forme d'un grand homme noir, soit en forme d'un bouc ». Ses orants lui offrent des cierges aux flammes bleuâtres, l'adorent et le baisent sur l'épaule. Aussitôt glapissent les fifres, éclatent les hautbois et Lucifer lui-même joue de la flûte et mène la ronde. Les sorciers dansent, masqués ou dos contre dos, « les boiteux y vont plus dispostement que les autres » ; la théorie se mêle, s'entrelace, tournoye. Puis les tables se chargent de pains, de fromages, de viandes et l'on festine. Mais les aliments n'ont point de sel et ce que l'on mange n'est que vent.

« Le banquet parachevé, chacun rend compte au démon de ce qu'il a fait dès la dernière assemblée et ceux-là sont les mieux venus ceux qui ont occis le plus de personnes et de bêtes, baillé le plus de maux, gâté

(1) « En Allemagne, le magicien qui est ensorcelé, s'adresse à une vieille sorcière, laquelle fond du plomb dans de l'eau jusqu'à ce que, par le ministère du diable, il se forme une image de plomb, sur quoi la vieille prend un couteau et en frappe l'image. Au même instant, le sorcier se trouve frappé d'autant de coups que l'image en reçoit. » Cf. Huysmans, *Là-bas*, l'aventure du chanoine Docre.

(2) Agrippa était suivi d'un chien noir qui n'était autre qu'un diable déguisé. (Paul, *Iovi in Elogi.*)

(3) Cf. *Le Satyricon*, Banquet de Trimalcion, l'épisode du loup-garou.

(4) Mais les sorciers attestent qu'il est toujours noir (*Ad Ephes.*, Matth., 8).

(1) Les fils de François Ier.

(2) « C'est le Démon qui est comme un vent froid, lequel les porte. » (Paracelse, *de Malefic*, c. 17).

le plus de fruits. » Alors Satan fait jurer à ses fidèles qu'ils le tiendront à jamais pour leur maître et leur dit : « Vengez-vous ou vous mourrez ! » « Finalement, prenant la figure d'un bouc, il se consomme en feu et se réduit en cendre, laquelle les sorciers recueillent et cachent pour s'en servir à l'exécution de leurs desseins pernicieux et abominables ».

Quelquefois, l'on dit encore la messe au sabbat. L'officiant revêtu d'une chape noire, sans croix, après avoir mis de l'eau dans le calice, tourne le dos à l'autel, élève une rondelle de rave, teinte en noir, au lieu d'hostie, et les assistants clament à haute voix : « Maytre, ayde-nous ! »

5° *Françoise Secrétain avoue qu'elle faisait de la grêle au Sabbat.*

« Les vapeurs, les exhalaisons qui s'élèvent dans les moyennes régions de l'air, obéissent au démon. A la fin de gâter les fruits de la terre, les sorciers battent l'eau avec une baguette et, par ce moyen, il s'élève des nuages, lesquels se convertissent en grêle et tombent là où il plaît au sorcier. » Les princes du Nord envoyèrent à la reine Elisabeth d'Angleterre deux magiciens qui firent, par arts diaboliques, élever des bourrasques qui écartèrent, en un moment, la grande *Armada* espagnole, en 1588 (1). » Une chose émerveille. « Quand les sorcières viennent à faire la grêle, Satan leur demande de leurs cheveux, car il est amoureux des beaux cheveux de femmes (2). »

6°, 7° *Françoise Secrétain confessa, en sixième et septième lieu, qu'elle avait fait mourir Louise Moneret, par le moyen d'une poudre, et certaines vaches en les touchant de la main ou d'une certaine baguette, en proférant certaines paroles.*

« Les sorcières usent de viandes et principalement de pommes pour rendre leurs ennemis démoniaques. En quoi Satan renouvelle la voie par laquelle il tenta Adam et Ève au paradis terrestre. Et, à ce propos, on ne peut omettre ce qui arriva à Annecy, en Savoie, en l'an 1485. C'est que l'on vit une pomme, sur la margelle du pont de l'Haste, par l'espace de deux heures, de laquelle sortait un bruit et tintamarre si grand que l'on avait horreur de passer par là, quoique ce fût un chemin ordinaire. Tout le monde accourait à ce spectacle, sans que personne osât approcher. Si est-ce toutefois, qu'à la parfin il s'en trouva un plus hardi lequel, avec un long bâton, jeta cette pomme dedans le Thion qui est un canal du lac d'Annecy, passant sous le pont, et dès lors l'on n'entendit plus rien. Il est vraisemblable que cette pomme était pleine de diables ».

(1) Florimond de Raimond, *l'Antéchrist*, ch. XXXVI.
(2) Cf. Apulée, *l'Ane d'or*, ch. II. La Chevelure de Fotis. Les Sorcières, II, III.

Quant à la poudre, tantôt noire, blanche ou cendrée, on pense qu'elle est un vrai poison et baille secrètement la mort ou la maladie. Les sorciers en usent non moins que des onguents faits de la graisse des petits enfants, et dont ils s'oignent quand ils se changent en loups ou en oiseaux. — François Gaillard, retenu en l'an 1600, pour assassinat, s'étant frotté les mains d'un tel baume « tout aussitôt sortit par une fenêtre, de là monta sur le toit de la maison, et après être descendu, s'enfuit jusqu'au château d'Esprel ».

Mêmement les sorciers endommagent par charmes et paroles. Il est à croire que ces formules sont comme un symbole de la convention, du pacte entre le magicien avec le démon. On en connaît quelques-unes : « Gaber Filoc Fandus », si l'on veut faire qu'un poulet auquel on aura percé la tête d'un couteau ne meure point. « Malaton, Malatas Dinor », pour empêcher que l'on ne tire avec une arquebuse. Mais il est indubitable que sorciers et sorcières tuent avec le regard, nuisent par la main, les Lettres éphésiennes, les lames de plomb, les images de cire, par tous les maléfices, sortilèges et sorts.

Ils savent pourtant quelles paroles guérissent : « le P et l'A » sont bons contre le mal des yeux, « Abracadabra Abracadabra » chassent la fièvre. « Gaspardt fer Myrrham » exempte du mal caduc. Mais il appert que les moyens des sorciers ne sont point assurés, non plus que la guérison quand elle advient. D'ailleurs comment serait-il possible que l'ire de Dieu ne s'embrasât pas contre ceux qui ont recours à ces malheureux. « J'estime toujours, affirme encore Boguet, que *sur le moindre fondement* on doit faire mourir les suppôts de l'enfer et de Satan. N'a-t-on pas exécuté même des enfants, suivant les loys qui sont formelles. Que ne sont-ils, ces mauvais, « tous mis en un seul corps pour les faire brûler, tout à une fois, en un seul feu ! »

Et le Grand Juge en la terre de Saint-Oyan-de-Joux, Henri Boguet, termine ses discours dédiés à l'illustrissime et revendissime archevêque de Besançon, Ferdinand de Rye, prince du Saint-Empire, Abbé de Saint-Oyan, par une instruction en soixante-dix articles, fruit de sa longue expérience en matière de sorcellerie.

ALBERT TOZZA DE MAFONTY.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

Histoire posthume d'un Dominicain

« Au printemps de 1887 mourait, à Jérusalem, le P. Mathieu Lecomte... Homme entreprenant et énergique, il avait consacré les dernières années de sa vie, après les expulsions de 1880, à la fondation d'un couvent de son ordre à Jérusalem, sur l'emplacement même où le premier martyr — le diacre saint Etienne — donna son sang pour Jésus-Christ. C'est un couvent maintenant célèbre en tous lieux par ses études bibliques. »

Mais abrégeons le récit. — Après un voyage en France, au début de cette année-là, en faveur de sa chère œuvre, et de retour à Jérusalem, il dut bientôt s'aliter, au milieu des exercices d'une retraite ecclésiastique, à l'hôpital français de cette ville, qui était voisin.

« Ce fut pour ne plus se relever.

« A son chevet, pour le soigner, veillait une religieuse française dont nous tairons le nom, parce qu'elle vit encore... Elle l'entoura de toutes ses sollicitudes, mais ne put vaincre le mal qui empirait toujours.

« A l'approche de la mort, le P. Mathieu Lecomte s'effrayait beaucoup du compte qu'il aurait à rendre à Dieu. En vain lui rappelait-elle, pour l'encourager, ses travaux apostoliques, sa vie religieuse, les conversions qu'il avait opérées.

— Ma fille, lui dit-il de sa voix presque éteinte, il ne suffit pas de faire des *choses bonnes* pour plaire à Dieu, il faut encore les accomplir avec une *telle pureté d'intention*!... Oh! quand je ne serai plus, priez beaucoup pour moi! »

« Elle le lui promit. Et comme les appréhensions continuaient:

— « Oui, ajouta-t-elle, je prierai beaucoup; *d'ailleurs, si vous en avez besoin, venez me le dire* et je ferai plus encore.

— « Mon enfant, reprit le Père en souriant doucement, *on ne revient pas ainsi de l'autre monde.*

— « Demandez-le à Dieu. Quoiqu'il en soit, je vous promets de ne rien omettre de ce que je puis faire pour vous aider à entrer dans le Ciel. »

« Le P. Lecomte mourut quelques heures après et fut enseveli avec de grands honneurs dans un antique caveau, découvert pendant les fouilles sous le couvent de Saint-Etienne.

« La religieuse pria pour le défunt quelques semaines, et, entraînée par ses occupations, elle l'oublia.

« Or, un jour, travaillant dans sa chambre, elle entend tout à coup un bruit épouvantable; une odeur étrange et pénible, analogue à celle du soufre et de la fumée, se fait sentir, et une voix suppliante qu'elle reconnaît à l'instant pour celle du religieux mort, lui adresse ces paroles

— « *Ma fille! oh! priez pour moi. Je souffre horriblement!* »

« Et tout se dissipa peu à peu.

« Quinze jours après, mêmes phénomènes, avec moins d'intensité. Le défunt déclara qu'il avait été soulagé par les *prières*, communions, rosaires, pénitences et autres bonnes œuvres de la religieuse, et ajouta:

— « Ma fille, merci ; votre charité m'a été utile; vos prières étaient une rosée abondante qui tombait sur les flammes et en adoucissait la rigueur... Allez trouver le supérieur du couvent que j'ai fondé, et demandez-lui, de ma part, pour ma délivrance complète, une *neuvaine de messes.* »

« Sans retard, elle transmit le message. Le P. Paul Meunier, qui la reçut, écouta, sans manifester ses sentiments, l'*étrange récit*, mais, tout en la conduisant poliment vers la porte de sortie pour prendre congé d'elle, il concluait malgré lui à *quelque hallucination*. Après son départ, cependant, réfléchissant à l'accent convaincu de la sœur, à son bon sens connu de tous, à sa vertu qui ne permettait pas de supposer un mensonge :

— « Je célébrerai les neuf messes, se dit-il. Quand bien même l'apparition aurait été illusoire, le P. Lecomte en aura le bénéfice. »

« Et dès le lendemain, *sans dire mot à personne* de ce qui s'était passé, il commença la neuvaine.

« A la fin du neuvième jour, les religieux de la communauté rentraient le soir dans les cellules pour prendre leur repos. Un excellent frère convers, nature positive, active et moins rêveuse qu'aucune autre, entend frapper à sa porte:

— « Entrez, dit-il. »

« Et quelle n'est pas sa stupéfaction en voyant entrer le P. Mathieu Lecomte, radieux et débordant en quelque sorte de bonheur! Le défunt s'avance vers lui souriant, comme pendant sa vie, et lui demande des nouvelles du couvent:

— « Père, nous allons bien, et cependant quel vide a fait parmi nous votre départ! »

— Courage, répondit-il, je monte au Ciel. De là-haut, je vous serai plus utile que sur la terre... »

« Ce disant, il serra affectueusement la main du religieux — dont nous taisons le nom parce que lui aussi vit encore, — mais avec une telle vigueur que, plus d'un jour après, celui-ci s'en ressentait encore. Puis il retourna vers la porte de la cellule qu'il referma derrière lui, après être sorti. Le frère eut beau la rouvrir aussitôt, il ne vit et n'entendit plus rien; c'était la solitude de la nuit.

« Il court immédiatement et tout effaré chez son supérieur, et lui raconte, avec l'émotion que l'on conçoit, ce qui vient de se passer. Celui-ci compare les *dates si pleinement concordantes des deux apparitions*, et les *affirmations des deux témoins* qui ne s'étaient pas vus et dont la bonne foi est *à l'abri de tout soupçon*.

« Lui-même a raconté tous ces détails à Lyon, quelques mois plus tard ; c'est de sa bouche que nous les avons entendus et ils ont fait beaucoup de bruit à Jérusalem.

« Ayant eu la grande consolation de faire, en l'an 1900, le voyage de Palestine, nous nous gardâmes de passer dans la Ville Sainte sans interroger la religieuse hospitalière et le frère dominicain. Tous les deux réitérèrent le récit qui vient d'être fait, avec simplicité et sans l'ombre d'une hésitation. »

(Extrait du *Messager de Marie Immaculée*, de Poitiers).

LES
Prédictions de l'Old Moore
POUR 1908

Mars

Old Moore présente à ses amis un banal en-tête pour le mois de mars. Cet en-tête demande une explication :

Les deux ours féroces qui combattent sur le corps mort de la « Loi » et sur celui de la « Justice », indiquent clairement qu'un désaccord pourra s'élever entre anarchistes et socialistes, les premiers étant beaucoup trop violents et sanguinaires à l'égard des seconds pour que la bonne entente n'en souffre pas. Nous remarquons, posés sur la haie et surveillant le combat, les oiseaux de mauvais augure. Ils espèrent emporter après la bataille une large part de butin...

Des nouvelles inquiétantes nous viendront probablement de l'Egypte. En fait, les choses sont un peu dérangées depuis la retraite de Lord Cromer qui remonte à un an. Les Egyptiens croiront que l'Angleterre prend trop de part dans le gouvernement de leur pays. Ce mécontentement, joint à leur défiance naturelle contre tout changement, pourra être la cause de troubles.

Il est plus que probable que nous serons surpris par quelques dépêches de Madrid. Pendant un certain temps, la Cour sera en grande détresse, mais les informations seront ensuite plus rassurantes.

La mystérieuse disparition d'une dame bien connue de la société causera une sensation considérable. La cour d'Ecosse s'occupera beaucoup de cette affaire qui ne se terminera d'une façon satisfaisante qu'après de longs mois.

Il y aura lutte dans le marché des cotons et nous pouvons nous attendre à une hausse sur cinq ou six points.

Sur les actions de la Bourse, le cours sera meilleur. Il y aura hausse sur les obligations étrangères et les chemins de fer du pays. Les obligations américaines baisseront légèrement.

Pendant le mois de mars, le temps sera très variable. On peut s'attendre à de la neige et du soleil.

Avril

L'en-tête pour le mois d'avril est, comme le dit le prophète, digne et majestueux. Il représente le vaste empire anglais avec ses dépendances et ses colonies. Il a beaucoup été dit et écrit à propos de la fédération impériale et il n'est pas douteux qu'un souffle patriotique ne passe sur le pays. Il y a longtemps d'ailleurs que les colonies et les colons ont toute la reconnaissance de la mère-patrie.

On a beaucoup fait l'an passé pour la réforme dite de l'impôt sur le revenu, et cependant le rendement de la dernière levée a été insuffisant. Comme tout le monde le sait, l'impôt sur le revenu est une taxe de guerre ; il devrait par conséquent être aboli en temps de paix ou du moins n'être que de quelques centimes par livre. Il n'y a pas d'impôt qui pèse si lourdement sur l'homme qui gagne son pain à la sueur de son front, et le moment est venu où le public devrait élever la voix contre une imposition si injuste et persévérer dans ses efforts jusqu'à ce qu'il obtienne satisfaction.

Old Moore déplore l'augmentation du nombre des suicides dont la liste, pendant ce mois, sera exceptionnellement surchargée. Il est probable qu'une commission sera instituée qui aura pour but d'enquêter sur la cause de ces actes scandaleux. Plusieurs théories seront émises, mais il s'ensuivra peu d'amélioration jusqu'au jour où des investigations successives auront été faites, lesquelles investigations établiront les causes de cette épidémie du suicides.

En ce qui concerne la Bourse, les choses prospèreront. Plusieurs garanties sur les mines d'or auront une tendance à s'élever. Les Consolidés resteront stables, mais nous pouvons nous attendre à une baisse sur les actions américaines.

Le temps du mois d'avril sera très changeant. La première partie du mois sera quelque peu chaude, mais vers la fin nous pourrons avoir des vents froids et de la gelée.

Les A-Côtés du Merveilleux

L'ART DE SE TIRER LES CARTES

Aujourd'hui, plus que jamais, le monde se passionne pour le Merveilleux ; les salons de nos devineresses parisiennes sont les plus fréquentés des salons — et nous pourrions presque dire, *les plus aristocratiques*. Nous reconnûmes souvent certaines personnalités du faubourg Saint-Germain, de la Comédie-Française, même de l'Aca démie ! Mais nous respecterons les incognitos. Comme les

sybilles que nous fréquentons, nous saurons être discret.

Donc, chacune a sa « sorcière » et rêve d'être un jour un peu sorcière elle-même.

Certaines grande dames suivent, avec assiduité, les cours de l'Ecole Hermétique, d'autres pâlissent sur le traité de chiromancie de Desbarolles ; d'autres, enfin, viennent, en très grand secret, prendre les leçons des cartomanciennes professionnelles.

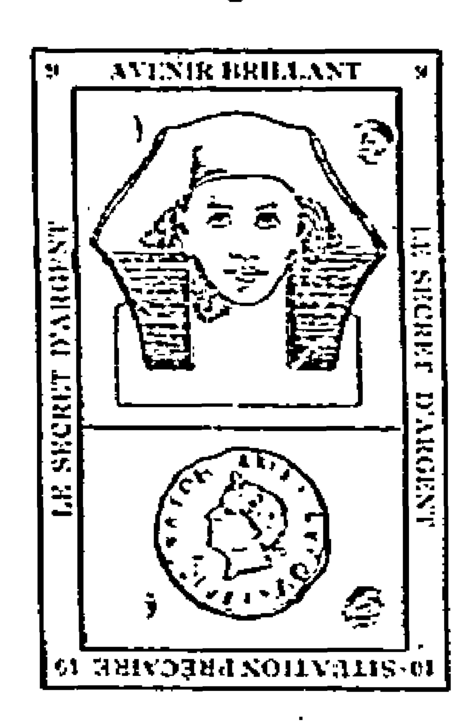




Les Devins amateurs ne se comptent plus par le monde — ou plutôt sont les seuls qui comptent. Ils laissent loin derrière eux le littérateur et l'artiste; car les jeunes femmes n'ont plus d'yeux que pour celui qui sait déchiffrer l'énigme de leur main, ou de leur visage ; qui sait lire dans leur pensée comme dans un livre, et qui, par des moyens occultes, sait, à leur intention, interroger et faire « parler » l'avenir.

Quant à la devineresse mondaine, quelle joie pour sa curiosité de fille d'Eve d'avoir le droit, par ce moyen, de fouiller les cœurs, d'en surprendre les secrets, d'être la triomphatrice qui « sait tout ».

C'est pourquoi le jeu nouveau du Tarot Sybillin a tant de succès dans les salons cet hiver, et pourquoi nous croyons intéressant d'en donner ici l'explication aux lecteurs et lectrices qui aiment surtout le merveilleux *amusant* ; car, grâce à ce jeu, ils pourront tirer les tarots comme des bohémiens de pure race.







En inventant ce jeu, Mme de Maguelone, qui, depuis son enfance, pratique les arts divinatoires, a mis ainsi à la portée de tous son expérience et son savoir.

Son Tarot Sybillin se compose de 70 lames coloriées. Chaque image porte un titre, qui en donne l'explication ; de plus, elle est numérotée.

« On mélange soigneusement les cartes, puis on les coupe avec la main gauche, s'il est question de choses sentimentales, et avec la main droite, s'il s'agit au contraire de choses matérielles : affaires, commerce, héritage, etc.

« Cela fait, on tire douze cartes du jeu, on les étale en éventail, puis, après avoir placé au milieu de ce demi-cercle la carte représentant la consultante, l'interprétation commence en expliquant chaque carte, une à une, avec sa propre valeur, d'après les données indiquées sur la notice qui accompagne le jeu :

Par exemple, la carte 1 : *Œdipe*, symbolise la Vérité ; 3. *Brouille* pouvant aller jusqu'à la complète séparation. A côté du 40 : Espoir de pardon ; près du 30 : Malheur irrémédiable.

7. *La Course à la Fortune*. A côté du 9, on peut tout espérer. Près du 10, ne comptons sur rien.

9. *Le Secret d'argent :* Sphinx au denier, avenir brillant.

50. *Roi :* Protection, grande réussite.

53. *Hymenée :* Satisfaction du cœur, bonheur.

66. *Reine :* Heureux événement.

70. *Le triomphe :* La meilleure lame du Tarot Maguelone.

Placée à côté de n'importe quelle autre, elle en modifie la caractéristique, toujours dans le sens de la bonté.

« Cette première consultation terminée, on divise les 12 cartes en 5 paquets et, après avoir tiré 6 nouvelles cartes, on les place sur chacun des paquets. On interprète alors les 6 paquets de 3 cartes, un à un ; cette nouvelle interprétation n'a pas d'autre but que de contrôler la précédente. Elle permet, en effet, de corriger, dans une certaine mesure, ce qui a pu paraître d'abord trop absolu ou trop nuageux. Elle autorise la consultante, dont la tâche est ainsi rendue plus facile, à amplifier ou à atténuer la valeur de chaque carte ».

Comme on le voit, la méthode est claire, facile à suivre. Elle donne, assure Mme de Maguelone — l'auteur des horoscopes dont nous avons précédemment parlé — des résultats merveilleux.

Aux lecteurs, qui en feront l'expérience, de nous renseigner à ce sujet.

André DARVIN.

ÇA ET LA

Le calculateur Diamanti

Le célèbre calculateur donnera mercredi soir, 22 janvier, chez notre Directeur, une séance de calcul instantané, de mémoire visuelle et de lecture de physionomies. Nous rendrons compte de ses expériences.

Fait de télépathie concernant Agrippa d'Aubigné

« Un soir, durant le siège qu'il soutint à Montaigu, en 1580, contre les troupes royales, « étant couché, dit-il, sur la paillasse entre Beauvesis de Chastelleraudeis et Les Ouscho de Melle, d'Aubigné fit la prière selon leur mode ; en achevant laquelle, sur ces mots : *Ne nous induis point en tentation*, il reçut trois coups d'une main large, comme il jugeait au sentiment ; ces trois coups bien distingués, si résonnants que toute la compagnie, à la lueur d'un grand feu, eut les yeux fixés sur lui dès le premier coup. Les Ousches, encore en vie quand j'écris, le pria de recommencer, ce qu'il fit ; et, sur les mêmes mots, il reçut trois autres coups plus grands que les premiers, aux yeux de tous, quelques-uns s'étant approchés pour voir le prodige. J'eusse supprimé cet accident s'il eût été sans témoins, je garderai les diverses interprétations pour les familières instructions de ma maison : était la vérité que le même

soir le capitaine Aubigné, mon cadet, venait d'être tué. »

(D'Aubigné. *Histoire universelle*, II, liv. IV, ch. xvi. — Cité par Edouard Fournier. *Le Vieux neuf*, Dentu, in-12, 1877, t. III, p. 593-594.)

Deux cas d'apparition

Mme G. S... raconte ce qui suit : 1° Son père, alors jeune chirurgien de l'armée, partit en 1822 aux Indes. Quelques jours avant son départ, il eut un rêve impressionnant ; il vit des gens et des choses dont il n'avait jamais eu l'idée, et l'ange de la destruction planait au-dessus de la scène ; c'était partout la maladie et la mort, et il voyait un autre lui-même actif au milieu de ces gens, les soignant, faisant inhumer les morts. Une voix dit : « Mille tomberont à ta main droite, tu le verras, mais le mal t'épargnera. » Il se réveilla, puis se rendormit et eut le même rêve une seconde fois. Il partit aux Indes et oublia son rêve. Lorsque la guerre éclata, une horrible épidémie tomba sur les troupes à Arracan, et les jeunes médecins manquaient. Un ami demanda au jeune chirurgien s'il consentirait à se rendre à Arracan, ne lui cachant pas que le risque était grand. Cette nuit, le rêve mentionné plus haut se présenta de nouveau à deux reprises. Il se décida à partir et, en arrivant à Arracan, il constata que la localité et tout se trouvait être exactement comme dans son rêve. Mais voici le plus curieux. Au moment où l'épidémie était à son apogée, le chirurgien travaillait un jour sous sa tente; à un moment donné, il sentit que quelqu'un était là ; il leva les yeux et il vit debout devant lui un homme qu'il connaissait bien. Il lui demanda ce qu'il désirait ; l'autre répondit qu'il venait lui donner l'adresse de sa mère, afin que tout l'arriéré de sa solde pût lui être envoyé. Le chirurgien écrivit l'adresse, puis constata que l'homme avait disparu sans bruit. Il avait été étonné de le voir en costume d'hôpital. Il appela son ordonnance et lui demanda s'il avait vu J B... Celui-ci lui dit que personne n'était entré. Il se rendit à l'hôpital et apprit que J. B... était mort depuis une demi-heure ; il vit l'homme mort tel qu'il l'avait vu sous sa tente. L'adresse donnée était exacte, et l'arriéré de solde du soldat, qui formait une somme assez considérable, fut envoyé à la mère.

2° « L'été dernier, dit G. S..., j'étais allée visiter une amie qui était d'une santé délicate. On parla des morts, du peu qu'on savait de leur sort... Mon amie dit qu'elle serait effrayée si elle voyait apparaître un ami disparu et me demanda si je ne le serais pas également. Je lui dis que je n'en savais rien, mais que je ne pensais pas que j'aurais peur d'une personne aimée. C'est tout ce qui fut dit. J'étais en Angleterre, cette année, quand mon amie mourut subitement et paisiblement en Ecosse.

Une semaine après sa mort, j'étais debout à la fenêtre, un matin, regardant au dehors, et pensant à la grande perte que j'avais faite et me demandant ce qui pouvait être advenu d'elle... A un moment donné le paysage parut s'effacer et à sa place je vis mon amie, près de moi, mais pas tout à fait près, et bien différente de ce qu'elle était. Car de son vivant elle était vieille et courbée par la faiblesse et la maladie, et sa douce figure était ridée par les ans et la souffrance; mais maintenant elle était l'image parfaite de la force, de la beauté et de la majesté surhumaines. Elle me regarda avec une grande douceur et dit : « N'aie aucun chagrin à mon sujet; tu ne m'as jamais vue dans l'état où je me trouve maintenant... » Je n'ai pas conscience d'avoir entendu sa voix ; ces paroles arrivèrent cependant clairement à mon esprit, comme une illumination subite. L'apparition s'évanouit ensuite et je vis de nouveau les champs ensoleillés comme auparavant. Je me rendis à ma chambre et dis à mon amie que je venais de voir M. Ce fut pour moi un heureux événement. »

(Extrait du *Ligth* traduit par la *Lumière*.)

L'hostie miraculeuse de Faverney.

Mgr l'archevêque de Besançon, par un mandement, a prescrit la recherche de documents et de gravures concernant le célèbre miracle qui eut lieu à Faverney en 1608 (la suspension de l'ostensoir dans l'air au-dessus de l'autel incendié).

Une prévision sur les Etats-Unis.

Le romancier américain Upton Sinclair a dit dans la *République industrielle* : « J'écris avec le plus grand sérieux, non pas comme un rêveur ou enfant, mais comme sociologue, ceci : douze mois après l'élection à la présidence, en 1913, la révolution éclatera en Amérique. » (*La Revue*, 1er novembre 1907, p. 127.)

Pressentiments cités dans les pseudo-mémoires de Mme de Créqui

Mme de Créqui remarque que l'on n'a jamais eu de pressentiment qui tendît à nous éloigner d'une obligation de conscience ou de l'acquit d'un devoir religieux. Pourquoi donc ne pas céder à leur avertissement mystérieux ? Il est vrai que le rédacteur de ces mémoires ne paraît pas se douter qu'il y a eu plusieurs fois de faux pressentiments c'est-à-dire de vagues appréhensions ressenties dans des circonstances angoissantes, et qui n'ont pas été suivies d'effet. Mais la duchesse de Bourbon, convaincue qu'elle mourrait de mort subite, n'a-t-elle pas demandé à Dieu de mourir au pied de la croix, et n'est-elle pas morte devant les reliques de sainte Geneviève, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont? « C'est, dit l'auteur, afin de réparer le scandale qu'elle croit avoir donné par sa négligence à remplir ses devoirs religieux pendant quelques années, où son jugement dogmatique avait été troublé par les rêveries du martinisme et les folies des Swedenborgiens. » N'a-t-elle pas, en 1792, fait avertir son frère (Egalité) des pressentiments douloureux et précis qu'elle a eus sur son sort, et qui se sont rigoureusement vérifiés? La comtesse Agnès Lanskoronska, qui, depuis l'âge de cinq ans, était saisie d'épouvante en passant devant un grand tableau représentant la sibylle de Cumes, n'a-t-elle pas été écrasée, trois jours avant la date fixée pour son mariage, par la chute de ce grand tableau ? (1). Mme de Breteuil n'a-t-elle pas rêvé que son fils, alors écolier à La Flèche, allait avoir des convulsions, et ne l'a-t-elle pas sauvé en lui faisant avaler des flots de suc de laitue, remède inconnu contre sa maladie ? (2).

Un message d'outre-tombe.

Dans le petit village de Tewin (Hartford shire), en Angleterre, et à peu près à une lieue de distance de la résidence du défunt marquis de Salisbury, il y a une tombe sur laquelle cinq gros arbres ont poussé et à propos desquels on raconte une histoire curieuse.

(1) T. II. Paris. Delloye, 1840, in-12, p. 219-222.
(2) T. I., p. 106.

Sur la pierre tombale on lit cette inscription :

« Ici repose le corps de l'honorable dame Anne Grimestone, épouse de lord Samuel Grimestone-Bart, de Gohambury, dans le Hartfordshire, fille du défunt comte de Tamet, qui mourut le 22 novembre 1713, à l'âge de 60 ans ».

L'histoire, ainsi qu'on la raconte dans le village, dit que la dame Grimestone avait, pendant toute sa vie, nié l'existence de Dieu. Au moment de sa mort, tous ses amis insistèrent pour la faire changer d'avis. Elle s'y refusa Mais elle leur dit que cinq arbres pousseraient sur sa tombe, si, une fois dans l'autre monde, elle trouvait une preuve de l'existence de Dieu.

Elle mourut et fut enterrée.

Peu de temps après les funérailles, on vit apparaître sur la tombe cinq petites racines qui, continuant à pousser constamment, finirent par détruire toute la maçonnerie et aussi la grille qui entourait la tombe. (*La Lumière.*)

A TRAVERS LES REVUES

UNE HISTOIRE DE REVENANT

Le *Light* extrait des Mémoires de la baronne Anna Peyron la curieuse anecdote suivante :

« Aujourd'hui, le 12 janvier 1893, nous nous sommes réunis pour recevoir Mme d'Espérance, que nous attendions depuis deux mois. Contrairement à l'idée que je m'en étais faite, j'ai trouvé en elle une dame très simple, mise avec élégance et d'excellentes manières.

« D'après son désir, notre groupe trop nombreux fut divisé en deux et je fis, avec le Dr Von Bergen, partie du premier, composé d'une trentaine d'assistants. Le médium vêtu de blanc se plaça devant le cabinet; la lumière était suffisante pour nous permettre de nous voir tous nettement ainsi que tous les objets contenus dans la salle. Mme d'Espérance nous recommanda de ne formuler aucun désir, de rester aussi neutres et passifs que possible et de causer doucement, en évitant les discussions.

« On commença un chant, au milieu duquel le médium réclama le silence, en ajoutant : « Il y a un esprit qui désire certainement entrer en relation avec un assistant, je ne sais lequel. » On convint que chacun demanderait à tour de rôle si c'était lui et on demanda à l'esprit de frapper un coup dans le cabinet et sur l'épaule du médium, en cas de négative, et trois coups pour affirmer. Chacun prit donc la parole à tour de rôle et les réponses furent toutes négatives, jusqu'à ce que mon tour arrivât (j'étais placée au neuvième rang). Trois coups furent alors entendus et il fut convenu que, pour me rapprocher du cabinet, je changerais de place avec le Dr Von Bergen placé à la droite du médium.

« J'éprouvais une vive anxiété et Mme d'Espérance prenant ma main me dit : « Vous êtes bien nerveuse, efforcez-vous de vous rendre plus calme ». Je cherchai à lui obéir; mais j'avoue que j'étreignais bien violemment sa main. Bientôt deux larges mains, paraissant appartenir à une personne située derrière moi, s'appliquèrent sur les côtés de ma face. Elles étaient lourdes et bien vivantes, et tiraient ma tête en arrière. Une figure se pencha au-dessus de la mienne et je fus embrassée. Je vis nettement cette figure et les lèvres souriantes qui m'embrassaient. Ce n'était ni mon père, ni ma mère, ni ma sœur, mais mon fils, mon cher Claes ! Il n'était nullement au nombre de ceux que j'attendais. Je lui dis : « Claes, est-ce bien vous? Embrassez-moi encore ! » et j'élevai mes mains vers lui. Il se pencha et m'embrassa dans le cou, derrière l'oreille, *comme il l'avait toujours fait depuis son enfance* et comme personne d'autre ne le fit jamais. »

« Je me levai et, me retournant, je me trouvai en face de lui. J'aurais voulu l'entourer de mes bras, mais appuyant doucement ses mains sur mes épaules, il me fit reprendre ma position assise. Je le vis bien nettement et il ne peut y avoir ici ni erreur, ni hallucination. Pendant toute cette scène, j'eus parfaitement conscience de la présence du médium auprès de nous et je le vis se rapprocher du Dr Von Bergen, pour me permettre de me trouver plus près de mon fils ; je me rendais également bien compte de la curiosité et de l'extrême attention des assistants. Non, il n'y avait pas d'hallucination ! C'était bien mon enfant, c'étaient ses mains, ses moustaches naissantes, son sourire, son uniforme, ses mouvements, lorsque, posant ses mains sur mes épaules, il se tint devant moi et m'embrassa de nouveau, en même temps qu'il me forçait doucement à reprendre place sur ma chaise.

« Que puis-je avoir fait, pour mériter tant de bonheur? » Après lui se présenta un petit fantôme blanc, qui se plaça derrière les jeunes filles de Mme C.., leur prit quelque chose, qu'il remit entre les mains du Dr Bergen et disparut.

« On vit ensuite sortir du cabinet un grand et mince fantôme blanc, qui s'avança en hésitant derrière le médium, paraissant chercher quelqu'un dans l'assistance. Le Dr Von Bergen lui demanda de s'approcher davantage, et alors le fantôme lui posant une main sur le bras, tous deux parcoururent le salon, s'approchant successivement de chacun des assistants, pour voir s'il n'en reconnaîtrait aucun et, voyant sa recherche inutile, il retourna vers le cabinet, en maintenant toujours sa main sur le bras de M. Von Bergen. Après un nouveau temps d'arrêt derrière le médium, il disparut. Aucun de ces deux derniers fantômes ne fut reconnu. »

(*Revue scientifique et morale du spiritisme.*)

(Traduit par le Dr Dusart.)

LES LIVRES

Le 9 Thermidor. — A. Savine et F. Bournand. — D'après les documents d'Archives et les Mémoires.

Cette journée du 9 Thermidor qui vit la chute de Robespierre, la fin du règne de la Terreur, la délivrance des prisonniers attendant la mort et qui, ainsi, sonna le glas de la toute-puissance des Comités révolutionnaires, eut, comme toutes les grandes journées historiques, des dessous encore ignorés et des plus passionnants.

Ce sont ces dessous que nous révèle ce livre où, à côté des Robespierre, Saint-Just, Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Barère, Carnot, Tallien, Barras, Fouché, etc., vivent et agissent des femmes comme Mme Tallien, Charlotte Robespierre, Eléonore Duplay.

Des dévouements inconnus, de la tendresse charmante, sont révélés par des lettres et des documents authentiques. Il y a dans ce livre *du sang, de l'amour et des roses* et, aussi, la vérité des faits, des pensées intimes et la psychologie des personnages.

De nombreuses illustrations de l'époque rehaussent l'intérêt et l'éloquence de cet ouvrage.

Le Gérant : Gaston Mery.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. Tancrède, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-78